

## CARTHAGE EN FLANDRE

**L**e bal touchait à sa fin; déjà les écharpes de gaze s'agitaient au-dessus de la tête des danseuses défilant aux accords d'une marche entraînante; dans les salles voisines, de petites tables accueillaien les couples pour le souper, le plaisir animait tous les visages, et le cœur des jeunes filles battait encore de la dernière valse, tandis que leurs petites mains avides retenaient à grand'peine leurs jolis trésors, souvenirs de la fête.

— Ne vous attardez pas au charme des paroles chuchotées entre vieux amis d'une heure, la lèvre souriante posée au bord des coupes mousseuses, il faut partir, se rhabiller, cette fois en voyageuses, et prendre tout à l'heure le chemin de fer.

Nous y voilà dans ce train hurlant, sifflant, râlant; nous nous jetons dans le premier wagon libre et nous roulons aussitôt avec une sorte de rage qui nous étourdit et me plonge dans un demi-rêve d'où je ne peux plus faire la part du réel et de l'imaginaire.

Où allons-nous? Je n'en sais plus rien, après un quart d'heure de locomotion; je croyais être partie pour la Belgique, mais il paraît que je fais erreur, car j'entends autour de moi des voix rieuses répéter : Carthage, Carthage! tandis que du compartiment voisin s'échappent des phrases gutturales et des parfums orientaux qui me reportent vers l'Afrique. Je n'ai pas la force d'ouvrir les yeux; du reste, qu'importe Carthage ou Bruxelles; en ce moment je suis prise par une indifférence complète pour le but de notre voyage pourvu qu'on me laisse dormir tranquille.

— Mons, Mons, *s'il vous plaît*! crie la voix placide de l'employé, à la première station; et la Brabançonne éclate en joyeuse fanfare sur le quai, à deux pas de nous. Je saute en l'air et cette fois j'ouvre les yeux, juste à temps pour apercevoir une quinzaine d'Arabes aussi ahuris que moi recevoir les salutations du gouverneur du Hainaut tout chamarré, avec son état-major emplumé, brillant, superbe. Tant d'invéraisemblances me confondent et je commence à être tout à fait inquiète sur l'équilibre de mes facultés mentales.

Avouez qu'on peut s'embrouiller à moins. Et pourtant, la vérité était toute simple : dans notre train avait pris place l'ambassade du Maroc qui se rendait auprès de Sa Majesté Léopold, et à chaque station le gouvernement belge faisait fête à ses hôtes, tandis que les voyageurs qui se rendaient comme moi à la première représentation de *Salammbô*, goudaillaient un peu les Arabes d'aujourd'hui, se réservant d'applaudir le soir ceux d'autrefois. Carthage! disaient-ils en riant, et devant mon rêve se dressait la grande silhouette de la ville ensevelie, où le suffète Hamilcar jadis crucifiait les lions, où un vieillard règne aujourd'hui par la croix chrétienne.

Qu'il est étrange le sort des peuples, et que de contrastes : ici, sur le sol flamand, dans les vestiges d'architecture, dans les œuvres immortelles du pinceau, le souvenir vivant de la domination espagnole, avec sa sévère grandeur et son opulente fierté, que remplace le peuple le plus placide; là-bas,



sous le soleil africain, un passé de luttes héroïques, une ville mourant de faim dans les écla-boussures des sacrifices sanglants et ressuscitant après des siècles pour crier aux peuples d'aujourd'hui, par la voix de son pasteur : Plus d'esclavage, le Christ nous a faits libres !

L'histoire a de ces heurts devant lesquels on reste confondu, et l'on se sent bien petit en regardant ces colosses s'effondrer ou revivre sous une forme nouvelle ; mais quelque chose m'étonne plus que ces grandes vicissitudes des peuples, ces changements, ces catastrophes qui sont comme la féerie de l'histoire et ont dès l'enfance captivé nos esprits avides de merveilleux. Ce qui me paraît plus grand, plus saisissant, c'est de voir que tout a changé excepté nous-mêmes. La forme a subi des modifications profondes, il n'y a pas jusqu'aux races qui ne se soient transformées peu à peu ; le fond est inaltérable, et si les âmes pouvaient s'entendre sans paroles, elles diraient à travers 3,000 ans que les larmes ont la même amertume et que les sourires sont l'apanage de la jeunesse... tout cela à propos de l'ambassade marocaine qui avait l'air fort maussade malgré la *Brabançonne*, et à propos de *Salammbo* que nous verrons ce soir mourir d'amour et de douleur à la vue du supplice de Matho le mercenaire.

— Nous voici à Bruxelles, *savez-vous*, et je déclare tout de suite que c'est une ville française tant je la trouve gaie, jolie et distinguée. Ordinairement les belles villes se ressemblent : de grandes maisons bien alignées et le plus uniformes possible ; de larges rues tirées au cordeau, très longues avec de rares places, qu'on tend à rapetisser tous les jours, parce que les terrains sont chers. A Bruxelles, rien de tout cela, les maisons s'ingénient à garder une physionomie *propre*, soit dit sans jeu de mot ; elles ne se ressemblent pas plus que le nez de leurs propriétaires ; les rues s'entrecroisent et, à chaque jonction, une place irrégulière souvent, mais toujours pittoresque avec ses toits mauresques, ou ses pignons à escaliers et ses façades Renaissance.

J'ai vu la place de l'Hôtel-de-Ville par une radieuse matinée. Il faisait un beau petit froid piquant qui gelait le bout des mains et mettait le cœur en joie, combattu qu'il était par les rayons d'un soleil vivifiant. J'allai me planter au beau milieu, tout contre le poteau électrique, et là je remplis mes yeux de ce joli tableau flamand qui m'enserrait de toutes parts. Les maisons gaies et originales avec leurs façades étroites couvertes de sculptures, découpant leurs toits bizarres sur un ciel couleur de pervenche ; l'Hôtel de Ville, incomparable merveille, tellement fouillée, tellement à jours qu'on la prendrait pour une châsse, œuvre de quelque orfèvre des temps héroïques ; en face, le *Brood-*

*huis* (maison du pain), et entre ces deux bijoux sertis dans du vieil or, sous la lumière blonde du ciel de Flandre, une large enceinte couverte de fleurs et de plantes ; des violettes, des mimosas, des jacinthes que vous offrent des bouquettiers souriantes et proprettes. Ça sentait bon, et c'était joli ! J'oubliai un moment l'heure présente et je repeulai cette place comme elle le fut au temps de sa splendeur.

Les processions de Bruxelles étaient célèbres alors et se développaient dans toute leur pompe sur ce vaste quadrilatère ; chaque corps de métier, avec son costume de fête et sa bannière, s'avancait en ordre, entourant des animaux merveilleux, emblèmes de leurs travaux ; d'autres portaient d'immenses lanternes dorées ; les chefs se groupaient autour du saint fêté, des chants superbes accompagnaient la marche triomphale, tandis que les maisons entourant la place se garnissaient de tapisseries somptueuses, images presque vivantes des hauts faits des corporations à qui ces maisons appartenaient.

Il y avait là-bas, dans l'angle, celle du *Cygne* acquise par les Bouchers, avec un toit en dôme à balustrade et des statues soutenant la corniche. A côté l'hôtel des Brasseurs, à colonnes cannelées rehaussées d'or et surmonté de la statue équestre de Charles de Lorraine, telle que je la vois encore, mais dépouillée aujourd'hui de toute sa magnificence intérieure ; la *Louve* et la *Brouette* appartenaient au serment des archers, le *Pigeon* aux peintres, le *Cornet* aux bateliers ; elle figure la proue d'un navire que couronne un écusson espagnol soutenu par des lions.

Par les fenêtres ouvertes où se pressaient les jolies bourgeoises, spectatrices de la fête, on apercevait quelques coins de peintures italiennes exquises, une haute cheminée en cuivre ciselé, de lourdes draperies, des fauteuils sculptés, et tout le luxe d'ameublement d'une raffinée. Ailleurs, époque de sombres portraits espagnols, ou des anges joufflus aux chairs vermeilles, couchés sur leurs petits bras potelés et regardant d'un œil ébloui quelque vision céleste invisible à nos yeux profanes.

A certains jours troublés, il y avait réunion du Conseil des Anciens dans ces maisons charmantes qu'entourait une foule tumultueuse. Des cris, des coups d'arquebuse retentissaient sur la place ; on parlementait avec le balcon, on jetait quelques pierres, on démolissait un peu, on égorgeait parfois, puis peu à peu les prétentions baissaient le ton, les mutins s'amendaient, les chefs accordaient ce qu'il était possible ou indispensable d'abandonner ; tous les visages reprenaient leur placidité et l'on célébrait par des réjouissances ces victoires d'où chacun sortait amoindri. Les salles de fêtes s'ouvraient, et ces marchands vêtus de soie et d'or, avec leurs commères, succombant sous le poids des brode-



ries et des bijoux, leurs cheveux ardents pressés dans les petits bonnets d'or, des chaînes au cou, des fossettes au menton, entraient pompeusement et avec des révérences écourtées prenaient place dans la grande salle ruisselante de lumières.

Oh ! mais c'était beau alors ; on n'allait pas au bal avec une gaze à trois francs le mètre, il fallait des brocards tout raides, des collerettes montant au-dessus de la tête, en dentelles fines comme le travail de l'araignée, du point de Bruxelles ou de Bruges, dont les échantillons seuls remplissent un musée. Dans cet appareil, la dignité était grande, car les mouvements devenaient difficiles ; on dansait gravement avec des pas solennels, comme nos ambassadeurs même n'en savent plus faire, et puis on retournait en chaises à bras dans les vieux quartiers, par les rues étroites et tournantes comme des rues de rêve, avec de hauts murs baignant dans les eaux d'un canal où les rayons de la lune glissaient sur les barques endormies, et reflétaient la silhouette de quelque Béguinage au clocher gothique.

Et le lendemain de la fête, quand les bijoux étaient serrés dans le coffre-fort, les robes pliées dans les armoires immenses, on reprenait sa place au comptoir ou au chantier, on tirait l'aiguille ou le fuseau, et l'on rêvait de gains nouveaux, de fortune, et l'on entassait dans la maison la toile de Flandre, l'argenterie massive, les étains ciselés ; telle se présente à nous cette vie de marchands plus riches que des princes.

L'Hôtel de Ville mérite que nous parlions un peu plus de lui.

L'édifice, commencé en 1402, ne fut terminé qu'au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle. La première pierre de la tour fut posée en 1444 par Charles le Téméraire encore enfant. Mais que de vicissitudes avant que l'œuvre fût complète !

En 1583, Guillaume III, roi d'Angleterre, assiégeant Namur, le maréchal de Velleroy pensa faire une diversion en se portant contre Bruxelles. Il établit ses pièces autour de la ville et bombardait du 13 au 15 août. L'Hôtel de Ville fut détruit presque complètement et il fallut des années, des siècles pour que le monument relevé fût complètement achevé (ce ne fut qu'en 1817).

Ce bombardement, dont le souvenir est resté vivant chez les Bruxellois, anéantit bien des trésors et bien des monuments. Les habitants durent abandonner certains quartiers et vinrent camper au parc. On raconte qu'un bon bourgeois, ainsi chassé de chez lui, se montrait inconsolable et suivait d'un œil désolé la trajectoire des projectiles qui s'en allaient dans la direction de Saint-Nicolas, son quartier. Ce qu'il regrettait si amèrement, c'était, le croiriez-vous, une pièce de bière, vieille au point, dont il n'avait même pas encore goûté. Enfin, n'y

tenant plus, il prend un cruchon vide, — hélas ! il y en avait beaucoup dans cet état autour des assiégés, — et malgré toutes les remontrances, il part, traverse mille dangers, arrive chez lui, descend à la cave, remplit son cruchon du délicieux breuvage, et... voit tomber une bombe qui a traversé son logis de part en part et achève de se brûler à ses pieds. Le bourgeois ne perd pas la tête ; armé de son cruchon, il verse le contenu sur la mèche fumante, la bombe s'éteint avant d'avoir mis le feu à la poudre, mon homme remplit de nouveau sa bouteille de grès et la rapporte pleine au parc où il la vide triomphalement cette fois dans son gosier altéré par la course et les émotions.

Et maintenant, pénétrons dans l'Hôtel de Ville tel qu'il est ressuscité de ses cendres.

Nous entrons et nous traversons une longue galerie où l'on voit défiler dans leurs cadres les souverains des Pays-Bas dont les figures me font peur tant elles sont rébarbatives, et nous entrons dans la salle Gothique ou salle du Trône ; on a imaginé une série de gros yeux en verre dans les caissons du plafond, qui donnent les jours de fête une lumière tamisée, lumière électrique bien entendu, d'un bel effet à ce qu'on m'assure. La salle des Mariages est plus gaie, avec ses grandes ouvertures et ses boiseries claires ; la guide nous fait remarquer qu'on y étouffe de chaleur, grâce à un calorifère moderne, attention délicate. Dans la salle du Conseil il y a au plafond une allégorie qui témoigne que messieurs les Echevins n'ont pas le mérite modeste, du moins au temps où il fut peint : il représente le *Conseil des dieux*, rien que cela ! Une petite salle renferme provisoirement des vues de l'ancien Bruxelles, alors que les canaux nombreux, les ponts bizarres, les ruelles tortueuses, les escaliers en plein vent, en faisaient une ville si pittoresque.

Quant au *Broodhuis* que je vous ai nommé tout à l'heure, je voudrais bien dire quelque chose, mais il est en pleines réparations et disparaît sous une armature de madriers qui ne m'a permis d'admirer que ses innombrables petites lucarnes pointues avec un fleche d'or au sommet, qui sont d'un effet charmant.

Un triste et glorieux souvenir se rattache au Broodhuis : c'est dans une des chambres du 2<sup>e</sup> étage que fut enfermé le comte d'Egmont la veille de son exécution. Les Espagnols étaient alors maîtres des Pays-Bas, maîtres abhorrés contre lesquels le sentiment national se levait sans cesse. Le comte d'Egmont et le comte de Hornes, entretenirent une correspondance secrète avec le prince d'Orange, et furent arrêtés de ce chef. On les jugea, et eux les vainqueurs de Saint-Quentin et de Gravelines furent condamnés à mort. Le 5 juin 1568, à 11 heures du matin, Egmont fut averti qu'il allait être exécuté. Il se



montra plein de fermeté et engagea sa parole de gentilhomme qu'il ne chercherait pas à fuir si on lui laissait les mains libres. Puis il descendit l'escalier du Broodhuis entre deux officiers espagnols et accompagné de l'évêque d'Ypres. Il était vêtu d'une robe de nuit de damas rouge cramoisi et portait par dessus le grand manteau espagnol noir à bordure d'or; son chapeau de taffetas était orné de plumes blanches et noires et il tenait à la main un mouchoir brodé.

L'échafaud était en face de lui, drapé de noir, portant sur sa plate-forme deux coussins de velours pour les suppliciés, et une petite table où des flambeaux brûlaient aux côtés d'un Christ d'argent.

Le comte n'oublia pas un instant qu'il était gentilhomme; il salua les officiers espagnols qui laissaient la haie autour de lui, et qui pour la plupart avaient servi sous ses ordres; ces jeunes gens pleuraient, il leur dit adieu et monta sans faiblesse sur la plate-forme. Quand sa tête fut tombée, on jeta un drap noir sur le cadavre qu'on dissimula dans un coin; mais le comte de Hornes dont arrivait le tour l'aperçut et demanda tristement: Est-ce là mon ami? Tous deux périrent en murmurant un psaume, tous deux partagèrent la même inhumation, tous deux ont un même piédestal sur une des places de Bruxelles, qui les honore comme ses libérateurs. En effet, cette exécution perdit la domination espagnole déjà détestée, et fut le signal de sa ruine.

Le vent frais, le soleil, Charles-Quint, les corporations et le poteau électrique nous ont mis en appétit et nous retournons affamés à l'hôtel demander à Otto remède à notre mal.

Ce bon Otto, comme je l'ai aimé tout de suite. Il me disait, *s'il vous plaît*, à chaque mot, me posait ma main sur les épaules en faisant de bons gros yeux de poisson, m'appelait par mon nom comme un vieil ami. Dans sa bouche, ce nom incriminait et qu'il oublierait demain, me consolait de l'exil; je dois dire que beaucoup d'autres choses contribuaient à ce résultat, mais je sais tout particulièrement gré à Otto de ses attentions délicates, et quand il me disait avec un bon gros sourire qui rejoignait ses oreilles: « L'omelette de Madame de L... marche, » c'était comme un velours pour mon cœur... et pour mon estomac.

Ce retour complet vers les appétits de la terre après une matinée de poésie devait être suivi d'une seconde course à travers la ville; Sainte-Gudule, la cathédrale, est située tout en haut d'une rue qui de loin a l'air d'être son piédestal tant elle grimpe raide jusqu'à l'escalier du monument.

Vous en donner la description est bien inutile, l'on ne goûte aucun plaisir quand on ne peut pas voir, à apprendre que le pourtour du cœur est

romain; le transept, de l'époque de transition; les tours de style ogival tertiaire, etc.; ce qu'il importe de savoir, c'est que les Belges en sont fiers à bon droit et que c'est là un autel digne d'une grande sainte, fille de Pépin de Landen et patronne reconnue du pays. Deux tombeaux sont placés, par derrière, aux côtés du maître-autel, l'un des deux m'a frappée; sur le couvercle de marbre ni statue, ni inscription, seulement un lion en bronze doré, d'aspect héraldique; il garde les cendres à jamais unies de Jean II de Brabant et de sa femme Marguerite d'York.

Dans la nef, ce qui attire le plus l'attention c'est la *chaire de Vérité* en bois sculpté, un chef-d'œuvre qui représente la Chute de l'homme et la Rédemption avec un art et une naïveté qui ne sont pas de nos jours. Adam et Eve chassés du Paradis terrestre s'éloignent la main sur les yeux pour ne pas voir le glaive de l'ange suspendu sur leurs têtes, tandis que la mort s'avance et s'empare du globe qui représente la terre et n'est autre que la chaire elle-même. Un serpent se dresse jusqu'au haut où la Vierge et le divin Enfant l'écrasent avec la croix; je ne parle ni des anges, ni du croissant de la lune, ni de l'arbre de la science du bien et du mal, ni des tentures, ni des cordons, ni des fleurs; tout cela fouillé dans une prodigieuse épaisseur.

Mais l'heure de visiter les Églises est passée, je sors de celle-ci en même temps qu'une noce: le cortège commence par quatre jeunes gens en deux couples, sans doute les demoiselles d'honneur et leurs garçons; il se termine par les mariés; tout au contraire de ce qui se fait chez nous. On devient affreusement badaud, à l'étranger: je n'ai pas fait cent pas dans la rue que j'entends des sonneries militaires du côté du palais royal; on dit autour de moi que c'est la princesse Clémentine qui sort. Je me hâte, je grimpe, je souffle, et j'arrive juste pour voir la dernière voiture royale disparaître.

Maintenant, dirigeons-nous vers les monuments modernes: Voici le nouveau Palais de Justice qui est si grand, si compliqué, que je renonce même à en donner une idée; d'ailleurs nous ne faisons pas un *guide*, nous nous promenons ensemble pour nous arrêter là où il nous fait plaisir.

Je vous assure que Bruxelles a tout ce qu'il lui faut: Conservatoires, musées, palais, royaux maison de ville, halles, maison de justice, hôtel des ventes, synagogue, temples; vieux hôtels, vieille noblesse, jeune armée; mais Paris a tout cela en triple et je circule devant ces façades sans en rien retenir. Du reste, voici l'heure où la foule élégante se répand dans les passages et les rues qui relient le haut quartier à la ville marchande; allons la voir défiler *rue Montagne de la Cour*. J'ouvre une parenthèse



pour m'extasier sur les noms donnés aux voies de Bruxelles, elles témoignent d'un esprit pratique ennemi des frais d'imagination : *Rue au beurre, Rue aux herbes, Rue de l'homme seul, rues des Fripiers, des Bouchers, etc.*

Pour en revenir à la Montagne de la Cour, elle est encombrée de femmes charmantes, de cavaliers aimables qui montent et descendent sa pente raide pour le plaisir de monter et de descendre; on se reconnaît, on s'aborde, on échange un salut ou une poignée de main; les femmes sont fraîches, blondes, et ornées d'un léger embonpoint qui les fait jolies sans les alourdir; elles sont élégantes mais avec un goût parfait et sobre qui tient le milieu entre le couturier parisien et le tailleur anglais; les messieurs ont des airs conquérants que justifient la coupe de leurs pardessus à pèlerine et le parfum délicat de leurs cigares. La foule déborde des trottoirs et s'approprie la chaussée jusqu'à ce qu'un véhicule quelconque réclame ses droits. Alors on se range sans tumulte et l'on voit passer un bel équipage, avec une livrée sombre aux fourrures noires et luisantes, des cochers, beaux et gras, pleins de dignité; tout : chevaux, voitures, domestiques et maîtres sont d'un goût discret irréprochable; je n'ai pas encore vu de pays étranger où le *comme il faut* soit aussi en honneur, où le luxe respire autant la quiétude dans la possession; les fortunes sont moins pressées de faire talage que chez nous, parce qu'elles sont plus sûres du lendemain hélas!

Le Belge a une passion : les fleurs; le Bruxellois en a deux : les fleurs et la musique. Chaque fenêtre, en Flandre, est un parterre où les plantes exotiques, les bouquets parfumés cachent des oiseaux enfermés derrière leurs grilles dorées. Au rez-de-chaussée, les grands stores, en mousseline brodée, laissent apercevoir, par coins, ces nids de verdure aux passants attentifs, tandis qu'eux-mêmes sont signalés à la curiosité des ménagères cachées dans une embrasure, au moyen d'une petite glace double accrochée de façon à refléter tout ce qui passe dans la rue. Ces petites glaces m'amusaient beaucoup par leur naïve indiscretion qui s'affichait tout haut; il y en a quelquefois trois à la même fenêtre et le passant peut s'y mirer à son aise ou les supprimer s'il lui en prend fantaisie, car elles sont à portée de la main.

Quant à la musique, outre celle des scrins, bouvreuils et autres charmants chanteurs, il y a des sociétés chorales, des fanfares, des théâtres, des fêtes où elle répand des flots d'harmonie fort goûtée et digne de l'être; puis, de loin en loin, elle convie l'Europe à quelque solennité comme celle à laquelle je me rendais cette fois; et la *Monnaie* voit alors défiler, dans sa jolie

salle, toutes les célébrités du monde artistique.

Cette salle est ravissante; on n'y a pas chaud, bien qu'elle soit comble; tout le monde voit et entend, la lumière ne fatigue pas les yeux, les femmes sont toutes jolies au milieu d'un cadre fait pour les mettre en valeur, elles et leurs magnifiques diamants. Les fauteuils de balcon sont garnis de têtes blondes et d'épaules nues qui rivalisent avec les élégances des loges; jusqu'au faite, des toilettes de bal; quant à l'orchestre, l'uniforme des habits noirs, très décolletés en pointe sur les plastrons blancs, représente comme un vaste tableau sur lequel la craie aurait tracé de longues lignes de points d'exclamation; ça et là, quelques crânes chauves jettent une note gaie sur cet ensemble monotone.

Pas de claque insupportable et intempestive, qui vient couper le morceau en deux, juste au bon endroit; pas de coup de tam-tam pour annoncer le lever du rideau, qui monte cette fois au milieu de l'attention générale.

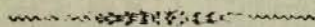
Il y a quelque trente ans, un auteur, alors dans toute la maturité de son beau talent d'écrivain, d'érudit et de penseur, eut l'audace de concevoir une œuvre étrange qui mit en grande lumière une époque héroïque dont les mœurs, mal définies jusqu'alors, se confondaient le plus souvent avec la mythologie sauvage des dieux puniques.

On lut ce livre de *Salammbô* et une grande déception suivit : « Mais ce n'est pas un roman, ce n'est pas de l'histoire, ce n'est pas de la poésie! » cria la foule routinière; c'était pourtant tout cela et même davantage, mais sous une forme nouvelle; les dilettanti ne s'y trompèrent pas, ils ripostèrent et la bataille s'engagea autour du livre, tandis que la mode, à l'affût, s'emparait de quelques détails étranges et les imposait. C'est ainsi qu'un beau matin, tous les petits toutous blancs de bonne maison se réveillèrent bleus ou violets; les moins distingués avaient au front et au bout de la queue un panache de couleur, et les chevaux eurent les crias barbouillés de minium, à l'instar des éléphants numides qui, faute de queue et de crinière, s'ornaient de trompes rouges. Les femmes se mirent des anneaux de rideaux grand format ou boucles d'oreilles, et quelques allées de jardins se sablèrent de mica rose, ce qui était fort laid.

Puis, le silence se fit peu à peu. Berlioz seul, amoureux de *Salammbô* fille d'Hamilcar, y pensa dans ses rêves jusqu'à la fin, et lorsqu'il mourut, son disciple Reyer l'adopta, la fit sienne, c'est elle qu'il nous a donnée l'autre soir pour que nous l'aimions à notre tour.

C. DE LAMIRAUDIE.

(La fin au prochain numéro.)





# BIBLIOGRAPHIE

## VIEUX CONTES DE LA VEILLÉE

PAR MADAME DE WITT

Ce joli recueil de légendes renferme des contes populaires empruntés à tous les points de l'Europe et même aux colonies. L'Italie, la Russie, la Suède et les provinces françaises ont fourni leur contingent. Si l'on demandait cependant nos préférences, nous indiquerions, avec la spirituelle histoire d'une gentille Cendrillon toscane, cuisinière dans une *Communauté de chats*, trois contes irlandais d'une très amusante couleur locale : celui des *Ames en prison*, délivrées par ce flâneur de grèves Jack O'Dogerthy, devenu le commensal d'un homme-marin à chevelure verte et à queue de poisson ; celui des *Cluricanes*, ces nains industriels qui donnent la plus profitable des leçons à l'ivrogne Larry Dodd, en venant le remplacer dans sa forge, tandis qu'il cuve son eau-de-vie ; enfin celui des *Deux bouteilles*, une épopée bien caractéristique de certains rapports entre maîtres et fermiers, dans le pays où les petits hommes gris servent de féeriques soupers aux pauvres diables visités par la famine et font pleuvoir les coups d'un gourdin magique sur le dos des grands propriétaires. La malice du paysan irlandais, son esprit avisé, son goût pour la paresse, pour la boisson, pour les rixes, son bon cœur aussi, toute la personnalité si bien tranchée de Paddy, comme on l'appelle, se retrouve dans ces piquants récits où l'idée morale ne manque pas, pour peu qu'on sache la chercher (1).

## LES FLEURS A PARIS LE MONDE DES FAUVES

PAR FULBERT-DUMONTEIL

En signalant ces deux jolis cahiers, édités avec luxe par la maison Firmin-Didot, qui leur a fait la place qu'ils méritent dans sa *Bibliothèque Instructive et Amusante*, nous ne ferons que rappeler à nos lectrices les heures agréables qu'elles ont dues à l'historien des grands fauves, au sympathique observateur des fleurs parisiennes. C'est surtout lorsqu'il traite de bouquets, de bouquetières, de parterres aériens, de jardins funèbres, de fleurs bienfaisantes ou

funestes, étranges et mystérieuses créatures, que nous écoutons pour notre part avec le plus de plaisir M. Fulbert-Dumonteil. Il parle de ce qu'il aime, on le sent, puisque, tout naturellement, sans recherche et sans effort, il en parle à ravir. Ses anecdotes sur les amateurs de fleurs restent toutes dans notre souvenir sous la forme aimable et rapide qu'il leur a donnée. En visitant l'autre jour la Vallée aux Loups et la retraite célèbre de Chateaubriand, cette humble maison agrandie et entretenue avec soin par les La Rochefoucauld, je pensais à la préférence de l'auteur d'*Atala* pour l'églantier et à la jolie petite histoire de ces fleurs cueillies pour M<sup>me</sup> Récamier, qui ne les reçut qu'effeuillées et se moqua du goût de son illustre ami pour les fleurs sauvages si vite flétries. Elle aimait les roses, M<sup>me</sup> Récamier, mais les roses solides et sans odeur, elle cultivait la rose artificielle. Une Anglaise de beaucoup d'esprit, l'amie d'Horace Walpole, miss Berry raconte, avec l'indignation d'une personne parfaitement simple, que, jour et nuit, cette espèce s'épanouissait auprès d'une lampe de forme antique, sur la tablette à la grecque qui se trouvait auprès de la couche où David et Gérard ont placé la belle des belles.

N'est-ce pas caractéristique, à l'égal du goût de l'auteur de *La Mare au diable* pour la bruyère ou les ajoncs ? (1)

## AÏCHA

PAR CAT

La dédicace de ce livre à M. Edouard Drumont indique assez qu'il n'est pas écrit dans un esprit favorable aux Juifs et nous en retrancherions volontiers toute la partie aussi violente que peu vraisemblable qui est intitulée : *Origine d'une famille israélite*. Il resterait l'histoire très frappante, bien qu'elle soit racontée sans beaucoup d'art, d'une âme de jeune fille que le Christ reprend à toutes les tentations de la richesse et même de l'amour. Fille d'un israélite et d'une musulmane, la petite Paquita tombe par suite de la catastrophe qui lui enlève sa mère, la belle et malheureuse Aïcha, entre les mains d'un digne curé de campagne qui l'élève en chrétienne jusqu'au jour de sa première communion. Ce jour-là elle est ressaisie par la famille opu-

(1) *Vieux Contes de la veillée*, traditions populaires, par M<sup>me</sup> de Witt, née Guizot. — 1 vol. 2 fr. Librairie Hachette, 79, boulevard Saint-Germain.

(1) *Les Fleurs à Paris*, 1 vol. illustré ; *Le Monde des fauves*, 1 vol. illustré. — Librairie Firmin-Didot et Cie, 56, rue Jacob.



lente qui longtemps l'a cherchée en vain. Tout conspire à la détourner des voies du catholicisme : les gâteries passionnées de son père, Salomon Birié, un banquier richissime, l'attrait du monde et des plaisirs, la perspective d'un mariage qui lui plaît avec son cousin Nathan. Mais la mort lui apporte le salut ; elle apparaît à l'enfant comme une libératrice, accompagnée de visions qui la ramènent au passé, qui lui rendent sa mère, les humbles amis de son enfance et le ciel des chrétiens. Rien n'eût été plus aisé que de donner à ce récit un tour moins *sensationnel* qui loin de nuire à l'émotion y eût ajouté. L'auteur, jeune sans doute, a des progrès à faire, mais déjà il possède une grande qualité : la chaleur, le don d'émouvoir (1).

#### LE ROMAN DE LA FEMME-MÉDECIN

Suivi de Récits de la Nouvelle-Angleterre

PAR SARAH ORNE JEWETT

Nous hésitions d'abord à vous recommander ce livre, pour des raisons particulières que vous devinerez au premier coup d'œil, mais la préface tient en somme si peu de place dans un volume, qu'il y aurait peut-être plus de prétention que de modestie à ne vous rien dire des nouvelles exquisées de Sarah Jewett parce qu'elles sont accompagnées d'un avant-propos signé Th. Bentzon.

Sarah Jewett est une Américaine de Boston, l'Athènes des Etats-Unis ; elle jouit, des deux côtés de l'Océan, d'un juste renom d'écrivain et de romancier. Celles d'entre vous qui savent l'anglais, feront bien de lire dans l'original les

(1) *Aïcha*, roman, par Cat, précédé d'une lettre de M. Edouard Drumont. Louis Carré, 15, rue de Sévres : 2 francs.

récits, imprégnés d'une grâce si piquante en son austérité puritaine, qui composent les petits volumes intitulés : *Old friends and New*, *Deephaven*, *a White heron*, etc... Nous les avertissons cependant que le dialecte de la Nouvelle-Angleterre leur donnera çà et là un peu de peine. C'est cette peine qu'a tâché de leur éviter un traducteur rompu à la forme très particulière de miss Jewett. Les nouvelles en question ne sont pas écrites spécialement pour les jeunes filles, elles peuvent être lues avec profit par tous les âges, qui trouveront dans chacune d'elles une leçon vivifiante présentée simplement, une rare distinction de sentiments, un tact infini dans la façon d'aborder certains sujets modernes qui, sous une autre plume, risqueraient de devenir périlleux, enfin un aperçu de mœurs très différentes des nôtres, qui a bien aussi son genre d'intérêt. D'autres romans américains ou anglais, choisis parmi les plus curieux à différents titres, suivront ce livre d'une rare valeur morale qui vient d'inaugurer la nouvelle bibliothèque franco-étrangère de Hetzel. La critique doit s'y joindre à la traduction ou à l'adaptation pour faire goûter au public français, un peu récalcitrant parfois aux choses dont il n'a pas l'habitude, des œuvres d'imagination triées avec soin et accompagnées d'une étude instructive soit sur leur auteur, soit sur le genre dont elles relèvent. Peut-être les littératures exotiques, ainsi commentées, expliquées, se feront-elles accueillir avec une faveur nouvelle. Dans tous les cas, on aura quelques chances de plus de les bien pénétrer (1).

TH. BENTZON.

(1) *Le Roman de la femme-médecin*, suivi de *Récits de la Nouvelle-Angleterre*, par Sarah Jewett, avec une préface de Th. Bentzon. — 1 vol. 3 fr. Librairie Hetzel, 18, rue Jacob.

La maison E. BERNARD et C<sup>e</sup> met en vente le *Catalogue officiel illustré de la Société nationale des Beaux-Arts*. Ce Catalogue imprimé en quelques jours par Chamerot, d'après les nouveaux procédés Lemerrier, est un véritable petit chef-d'œuvre. — La reproduction directe des tableaux par ces moyens purement mécaniques, aussi artistiques que rapides, crée à la typographie des horizons inconnus jusqu'à ce jour. On peut ajouter, sans crainte d'être démenti, que ce résultat est appelé à révolutionner l'art de l'impression.

#### ORDRE ET DÉSORDRE

L'ordre a trois avantages : Il soulage la mémoire, il ménage le temps, il conserve les choses.

Le désordre a trois inconvénients : L'ennui, l'impatience et la perte de temps.

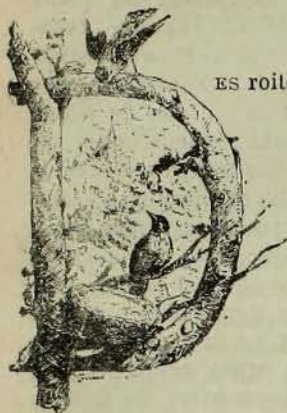
L'ordre a besoin de trois serviteurs : La volonté, l'attention, l'adresse.

Le désordre a trois maîtres : La précipitation, la paresse, l'étourderie.



# DEUX ROITELETS

Aquarelle de Giacomelli



Les roitelets après des mésanges : délicieux pendant de grâce exquise et mignonne. Si ces charmants oiselets n'existaient pas, le délicat pinceau de Giacomelli les inventerait.

Le roitelet est l'oiseau-mouche de l'Europe; il ne pèse pas plus de cinq ou six grammes. Une jolie couronne se dresse sur sa tête éveillée et spirituelle qui entrerait dans un dé à coudre. Sa patte est une aiguille et son aile est grande comme celle d'un papillon. Espiègle et moqueur autant que familier, il se laisse approcher comme s'il vous attendait; mais au moment d'être pris, il s'envole en relevant sa petite queue comme pour narguer votre maladresse. Le vol du roitelet est très original. Quand il veut se poser, il agite ses ailes avec une rapidité vertigineuse, faisant la roue; on dirait une toupie qui tourne.

Ce sympathique oiselet est regardé, dans beaucoup de pays, comme un porte-bonheur; il s'attache, dit-on, à la maison qu'il a choisie, à la haie où sont nés ses petits, au toit qui porte son nid; et l'on ajoute que cette cabane, que ce buisson, le roitelet se plaît à les visiter de temps à autre, accompagnés de ses oisillons : « voilà où vous naquîtes, mes enfants ! »

Quand le froid vient à sévir, le roitelet voltige autour des chaumières que blanchit la neige, de sa petite aile fatiguée frappe doucement aux fenêtres closes, comme un pauvre demanderait l'abri de la charité. Si le frôlement léger de son aile n'est pas entendu, il se blottit sous le chaume ou trotte sur le toit blanchi pour venir se chauffer au bord des cheminées rustiques qu'empanache la tiède fumée des foyers. Il serait fort injuste de mesurer l'étendue de ses services à l'exiguité de sa taille. Le roitelet est un bienfaiteur des champs et le laboureur n'ignore pas les millions d'insectes nuisibles dont son bec infatigable et vaillant délivre, chaque année, les récoltes et les sillons. Aussi bien Giacomelli a-t-il représenté l'un de ses deux roitelets dans ses importantes fonctions de petit garde champêtre. C'en est fait, n'est-ce pas, de l'insecte ailé que son œil guette et que son bec convoite, qui est pris, saisi, englouti... on le prévoit, on le sent, on le devine.

Nos paysans du Berri prétendent que, dans son chant mélancolique, le petit oiseau dit : « Souci... ?, souci... ? ». Aussi l'appelle-t-on le « souci ».

De là cette jolie légende berrichonne : un jour qu'il répétait le long des broussailles jaunies son souci... ?... mélancolique, Dieu entendit le pauvre oiselet et lui demanda la cause de ses chagrins.

— C'est que, répondit le souci en faisant mille révérences avec sa gentille queue, c'est que je suis le plus faible et le plus petit des oiseaux. Si j'en excepte les mésanges, mes amies, aucun oiseau des bois et des prairies n'entend frayer avec moi. Quand je sautille dans les buissons, on me prend pour une souris et nulle parure n'égaie ma robe grise...

— C'est bien, dit le bon Dieu en caressant le pauvre, je te fais roi !

Et, aussitôt, une couronne de plumes se dresse sur la tête éveillée du souci qui devint le roitelet. Roi charmant qui a pour trône une tige d'herbe, une branchette de buisson; pour palais une cabane, pour diadème une plume, pour chambellans les pinsons et les chardonnerets, pour royaume un tailleur, pour liste civile un insecte ou un grain de mil !

FULBERT-DUMONTEIL.



## ALBUM D'OISEAUX, par Giacomelli

Une merveille de délicatesse et de grâce, de fraîcheur et de vie, ce charmant Album de Giacomelli, que le *Journal des Demoiselles* est heureux de tenir à la disposition de ses abonnées.

Comme Lambert est le peintre des chats, Giacomelli est le peintre des oiseaux.

Notre Album, d'un attrait si vif et d'un prix si modeste — gracieuseté nouvelle que nous voulons faire à nos abonnées — comprend six imitations d'aquarelles aussi variées qu'élégantes et choisies : serins, pinsons, mésanges charbonnières, linots, mésanges nonettes et bourreils.

A cette demi-douzaine de tableaux ravissants et coquets, nos abonnées pourront joindre les deux autres imitations du même genre offertes aux abonnées du journal. L'une a déjà été donnée : Les *mésanges à tête bleue* (numéro d'avril); l'autre, les *Roitelets*, paraît dans ce numéro.

Il convient de dire que les six Aquarelles de l'Album, absolument pareilles, comme tirage et coloris, aux deux aquarelles de prime gratuite, se distinguent par un format beaucoup plus grand, un papier plus beau, une couverture très délicatement illustrée.

C'est ainsi que les abonnées du Journal auront huit sujets aussi délicats qu'élégants, par le peintre Giacomelli, qu'elles pourront utiliser comme *Modèles d'Aquarelle*, miniature de volière artistique et rare, où linots, canaris, bourreils, mésanges et pinsons, tout semble s'animer, sautiller, voler, trotter, chanter.

En vente au bureau du Journal. — Prix : 5 fr.; *franco* : 5 fr. 50



# UN PORTRAIT DE FAMILLE

(SUITE)



6 septembre.

Le plus austère des Romains eût marqué d'une pierre blanche la journée charmante que je viens de passer.

A mon réveil, en même temps qu'un rayon de soleil pénétrait dans ma chambre, Yvon m'a remis une enveloppe cachetée de cire rouge comme un pli officiel.

Je me suis frotté les yeux.

— C'est du Coat, monsieur, m'a dit le brave homme, et il y a une réponse.

J'ai bondi sur mes oreillers, et mes doigts impatients ont rompu le majestueux cachet.

La lettre, d'une belle vieille écriture droite et lisible, était ainsi conçue :

« Monsieur,

« Si ma mémoire est fidèle, le pays où je reviens après tant d'années est trop hospitalier pour qu'on s'y contente d'une visite de cérémonie. Voulez-vous inaugurer nos rapports de bon voisinage en acceptant notre déjeuner de famille ?

« Vous avez parlé devant ma petite-fille de tapisseries anciennes qui excitent sa curiosité. Je serais, de mon côté, fort aise de lui montrer le puits du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle et la statue du <sup>xiv</sup><sup>e</sup>, si elle existe encore. Si vous le voulez bien, nous visiterons Kermaria dans l'après-midi, ma fille, ma petite-fille et moi.

« Recevez, etc. »

Je me levai en hâte pour formuler mon acceptation et mes remerciements. La journée s'annonçait splendide, et lorsque je descendis demander à Olive mon premier déjeuner, qui consiste en crème savoureuse, je déclarai que le temps n'avait pas encore été aussi beau.

— Il y a des nuages, cependant, monsieur Robert, et il a plu cette nuit.

— Bah ! le gazon en a reverdi... A propos, Olive, je déjeune au Coat, et nous viendrons tous ici, dans l'après-midi, visiter le château.

Olive est d'ordinaire impassible. Il paraît, cependant, que j'avais touché une des cordes

capables d'ébranler son système nerveux, car elle tressaillit, se leva toute droite, et perdit un instant la parole et la respiration.

— Ici ! dit-elle enfin. Ils viendront ici, les gens du Coat ? Les dames aussi ?

— Eh ! oui, Olive. Il paraît que nous avons des choses curieuses dont je dois être fier de faire les honneurs.

Elle ne m'écoutait déjà plus. Essuyant son visage couvert de sueur, elle se précipitait dans un coin et en revenait une minute après, armée de deux balais et de trois ou quatre brosses.

— Et me prévenir au dernier moment, monsieur Robert ! Vrai, ça n'est pas bien, dit-elle, nouant un torchon sur son tablier.

— Je n'en savais rien, Olive, répliquai-je sans pouvoir m'empêcher de rire. Mais que voulez-vous faire de cet attirail formidable ? La maison est assez propre, grâce à vos soins, sans que vous vous imposiez des fatigues supplémentaires.

Elle me regarda d'un air de supériorité voisin de la pitié.

— Certes, je ne dis pas que la maison ne soit pas en ordre... Mais ce qui est bon pour un homme, voyez-vous, ne l'est pas assez pour des femmes, qui regardent partout... Heureusement que je n'ai pas à faire de déjeuner ! Yvon mangera du lard froid pour une fois.

Et elle disparut avec son fournillement, me laissant en gaieté.

Je bus tranquillement ma crème, puis, comme je posais le bol sur la table au bruit formidable que faisaient déjà les brosses d'Olive dans le salon voisin, l'idée me vint tout à coup que je montrais un sang-froid absurde, une indifférence stupide. Mon logis de célibataire était-il en effet, en état de recevoir des dames, et dans une occurrence peu ordinaire, n'y avait-il pas quelque chose à faire pour être à la hauteur des circonstances ? Par exemple, l'hospitalité la plus élémentaire n'exigeait-elle pas que j'offrisse à mes visiteurs une collation ou tout au moins des rafraîchissements ?

J'ouvris la porte pour appeler Olive. Un nuage de poussière me fit reculer, puis je songai que j'allais achever de lui faire perdre la tête en ajoutant à ses nettoyages des préoccupations culinaires. Après quelques réflexions qui n'étaient pas sans angoisse, j'eus l'idée lumineuse, à défaut d'autre conseil féminin, d'aller exposer mon embarras à la sœur du recteur. Je pris mon chapeau et je courus au presbytère.



La fenêtre de la cuisine était ouverte, et comme je soulevais le loquet de la porte, une grande coiffe de mousseline parut à la fenêtre. M<sup>lle</sup> Alexandrine me sourit, et vint aussitôt au-devant de moi.

— J'ai besoin de vous, dis-je sans préambule en lui tendant la main.

Son regard glissa instinctivement de mon épaule à ma jambe.

— Non, non, repris-je en riant, ce n'est pas à votre pharmacie que j'ai affaire. C'est la femme de ménage que je viens consulter.

— Eh ! bien, quoique mon expérience soit bornée, elle est toute à votre service...

Elle se dirigeait vers la porte du salon. Je l'arrêtai et réclamai l'hospitalité de la cuisine où elle préparait à cette heure le déjeuner de son frère, encore à l'église.

Le soleil remplissait la vaste pièce, mettant en relief les grossiers bahuts bien frottés et la grande table en chêne sur laquelle était placée la tasse du recteur, devant un grand pain de ménage d'un brun doré. C'était un joli petit tableau d'intérieur, auquel ne manquaient ni la chatte paresseuse endormie sur le foyer, ni la ménagère active et accorte, représentée par M<sup>lle</sup> Alexandrine, souriante sous son auréole empesée. S'étant assurée que le déjeuner était en bon train, elle s'assit dans son fauteuil de paille, dans l'embrasure profonde d'où elle voyait l'église et le cimetière, et, m'ayant fait signe de venir près d'elle, elle me regarda avec son aimable sourire.

— Qu'est-ce donc qui vous embarrasse, monsieur Robert ? Vos soucis ne sont pas bien lourds, j'imagine, à voir vos yeux brillants de plaisir.

— Figurez-vous que je déjeune à onze heures au Coat...

— Eh ! bien, le menu du déjeuner ne vous regarde pas, je pense.

— Non certes, mais ce n'est pas tout. M. de Givras, qui est grand amateur d'antiquités, doit amener ensuite sa fille et sa petite-fille à Kermaria, où j'ai de vieilles sculptures... Ne serait-il pas à propos que j'offrisse des rafraîchissements à ces dames ? Et lesquels, grand ciel, dans un pays comme celui-ci, et dans une maison où il n'existe rien de ce que la prévoyance d'une femme peut imaginer !

J'étais fort perplexe en achevant ce discours, et j'interrogeais du regard ma conseillère improvisée. Elle réfléchit une minute, puis sourit d'un air rassurant.

— Nous avons peu de temps, dit-elle, mais cela pourra aller quand même. Vous avez des fruits, naturellement ?

— Oh ! oui, des poires, des pêches et des raisins de serre.

— Olive écrémera une de ses terrines, sauf à

faire un peu moins de beurre cette semaine, et l'on servira une jatte de crème fraîche. Puis, dès que le recteur aura déjeuné, je vous ferai des crêpes de dentelle.

— Ce sera parfait ! m'écriai-je, ravi. Mais, ajoutai-je presque aussitôt, je crois que mes assiettes sont bien ébréchées.

— Bah ! vous avez de la porcelaine de Chine plein un bahut. Si vous voulez, j'irai préparer tout cela.

— Ma chère, ma bonne demoiselle Alexandrine, que vous êtes aimable ! m'écriai-je dans l'excès de ma reconnaissance. Qu'aurais-je fait sans vous ! Ah ! je vois bien que les célibataires sont des êtres incomplets, les plus embarrassés, les plus malheureux du monde !

— Il ne tient qu'à eux de sortir d'un état si lamentable, dit M<sup>lle</sup> Alexandrine en riant.

— C'est bien mon intention en ce qui me regarde, répliquai-je chaleureusement.

Et j'avais probablement l'air on ne peut plus pressé de réaliser mon rêve, car l'excellente fille se mit à rire, et murmura quelque chose sur le danger que je courais de devenir amoureux de ma jolie voisine.

Le recteur rentrait à ce moment, et je dus accepter une tasse de café pour lui tenir compagnie. Je m'étendis longuement sur l'amabilité de M. de Givras. Le recteur m'apprit qu'il avait reçu sa visite peu de temps après notre rencontre dans l'avenue, et j'ai lieu de penser que les informations satisfaisantes fournies sur mon compte par mon vieil ami sont pour quelque chose dans les avances flatteuses qui m'ont été faites.

Je laissai M<sup>lle</sup> Alexandrine en train de faire la pâte légère et dorée des crêpes de dentelle pour aller m'occuper de ma toilette, et je pris, un peu trop tôt, le chemin du Coat. Je dus errer aux alentours en attendant que l'heure fût venue de me présenter, et ayant enfin sonné à la grille, je fus introduit, en passant par des salons froids et fanés, dans la galerie, que mes hôtes semblent avoir choisie comme lieu ordinaire de réunion.

Des gerbes de fleurs placées un peu partout lui donnaient un air joyeux et animé. Le rideau de soie avait été ôté du portait de M<sup>me</sup> de Givras, et je pus immédiatement me rendre compte de la ressemblance frappante qui existait entre l'aïeule et sa petite-fille.

Celle-ci, vêtue d'une de ces robes de satinette à bouquets dont le dessin et la façon ont un joli petit air rococo, lisait à son grand-père un journal qu'elle jeta avec une impression évidente de soulagement en me voyant entrer. M. de Givras vint au-devant de moi avec toute la cordialité que comporte la raideur habituelle de ses manières, et me présenta à une dame d'une quarantaine d'années, d'apparence déli-



cate et d'un tempérament frileux, dont le visage, plus fané que ne le comportait son âge, offrait un mélange d'insignifiance et de bonté native.

Elle sortit une petite main blanche de dessous l'immense châle dont elle s'enveloppait, et prononça quelques paroles aimables et banales sur le plaisir qu'elle éprouvait à faire ma connaissance.

— Ce pays est véritablement bien lointain, ajouta-t-elle, et d'après les difficultés d'accès contre lesquelles nous nous sommes heurtés, je m'attendais à une solitude encore plus complète... Je suis charmée d'avoir des voisins.

— Est-ce que nous en avons un grand nombre? demanda M<sup>lle</sup> Stéphanie.

— Pas à moins de deux lieues. Ce sont d'ailleurs des voisins plus estimables que distrayants pour une personne de votre âge, mademoiselle.

— Deux lieues! fit languissamment M<sup>lle</sup> de Gévras. En ce cas, mon père, vous emmènerez Stéphanie, et vous m'excuserez près de tout ce monde. Ces mauvais chemins me fatiguent horriblement.

— J'espère que les pronostics des docteurs se réaliseront, et que l'air de la Bretagne vous fera du bien, dit M. de Gévras.

— Moi, je m'en trouve déjà mieux, s'écria la petite-fille en souriant.

— Quoi! mademoiselle, étiez-vous malade?

— Je ne serais pas de mon temps si je n'avais subi, à mon heure, une atteinte d'anémie, répliqua-t-elle avec un joli petit rire. Mais je sens bien que ça n'avait pas de racines, et je suis si heureuse que grand-père se soit décidé pour moi à faire ce long et délicieux voyage!

A ce moment, un domestique annonça le déjeuner. M<sup>lle</sup> de Gévras s'enveloppa plus étroitement dans son châle et, prenant mon bras, me pria d'excuser les tâtonnements d'un service imparfaitement organisé dans un pays où toutes les difficultés matérielles semblaient si compliquées. Après cela, elle rentra dans un silence relatif, ne se mêlant à la conversation que lorsqu'elle pouvait faire intervenir le froid, l'humidité, les mauvais chemins ou les portes mal closes.

Après que j'eus parlé du Tonkin, ce qui semblait vivement intéresser M<sup>lle</sup> Stéphanie, qui me regardait avec une sorte d'attendrissement chaque fois qu'un mouvement un peu gauche de mon bras rappelait ma blessure, la conversation devint plus générale, puis, à mesure que le repas s'avavançait, plus intime. On entama même ce sujet terrible auquel, de nos jours, on touche entre gens polis avec autant de précaution qu'à une bombe explosive: je veux dire la politique. De légères reconnaissances ayant éclairé ce terrain dangereux, nous comprîmes que nous pouvions nous entendre, et le vicomte fit sans réticence sa profession de foi. Il est beaucoup

plus ferré que moi. Je me contente des grandes lignes sans beaucoup m'occuper des détails. Je confonds honteusement les divers ministères et encore plus les groupes de gauche. Alors que le vicomte est le grand faiseur d'élections de son département, je suis, moi, un soldat dont la voie est naturellement très peu compliquée: j'ai mes préférences secrètes, mais, étant le serviteur de la France et l'esclave de la discipline, j'obéis à la voix, quelle qu'elle soit, qui me dit de me battre et de mourir, s'il le faut, pour mon pays.

L'ardeur des sentiments de M. de Gévras contraste singulièrement avec la froideur et la dignité de ses manières. Dès cette première entrevue, je découvris sans peine qu'il y avait dans sa vie deux haines et deux passions. Les deux haines s'incarnent dans les hommes de la Révolution et dans Napoléon I<sup>er</sup>, qu'il appelle le continuateur de la Révolution et qu'il désigne généralement sous le nom de Buonaparte. Les deux passions sont d'abord sa petite-fille, l'unique enfant de sa fille morte, puis le culte des vieilles choses, églises, monuments, objets mobiliers, bijoux, etc. Il possède à ce sujet des connaissances très sûres et très étendues, et l'on voit que son époque ne lui inspire nul intérêt, n'ayant, selon lui, donné naissance à rien d'original, de digne d'être légué aux siècles futurs.

Un entretien roulant sur l'art, l'archéologie, avec des invectives politiques en manière de variantes, eût fini par sembler un peu fastidieux à un profane tel que moi, si M<sup>lle</sup> Stéphanie n'eût jeté dans la conversation des notes pleines de gaieté. Ce qui la rend surtout attrayante et, autant que j'ai pu en juger, différente des jeunes filles de notre temps, c'est un naturel parfait. Cette manière d'être, qu'une éducation excellente et un tact infini gardent du laisser-aller révèle, à mon avis, une absence totale de vanité, un oubli de soi mille fois plus irrésistible que le désir de plaire et les efforts qu'il entraîne. Tout en conservant la réserve la plus délicate, elle n'est pas banale, elle se montre elle-même, elle est franchement gaie et surtout franchement jeune, ce à quoi notre génération ne peut se résoudre.

M<sup>lle</sup> de Gévras refusa de nous accompagner dans le parc, où elle craignait d'avoir froid. Sous les arbres majestueux et dans les allées envahies par l'herbe, je retrouvais mille souvenirs d'enfance: mon grand-père m'avait jadis mené en ce lieu, j'y avais goûté maint ravissement de jeune Parisien en face d'un site vraiment grandiose. M. de Gévras me parla de son ami de Bévry, et M<sup>lle</sup> Stéphanie me questionna au sujet de ma mère avec un intérêt et une sympathie qui m'allèrent au cœur.

Vers trois heures, je rappelai la promesse



qu'on avait bien voulu me faire. M<sup>lle</sup> de Gévras, que nous retrouvâmes lisant un roman, s'excusa de ne pas nous accompagner. Son père lui déclara en vain que la statue de la chapelle est curieuse, que le porche Renaissance vaut à lui seul une visite, et que le puits est un intéressant morceau de sculpture. Elle se retrancha derrière ses névralgies, et nous partîmes sans elle, ce qui ne laissait à aucun de nous un vide particulièrement pénible.

Vanité de propriétaire à part, l'avenue de Kermaria est vraiment merveilleuse, et je pris plaisir à l'entendre dire à M<sup>lle</sup> Stéphanie. Les fougères croissent, superbes, entre les troncs des chênes, se rapprochant autant qu'il est possible dans nos climats du type de leurs sœurs arborescentes. Leurs panaches commencent à prendre des tons de pourpre et d'ambre, tandis que, sur les fossés, les réseaux de ronces traînantes se piquent de mûres sauvages, noires comme du jais. Les arbres se rejoignent en voûte au-dessus de l'allée; le soleil se jouait à travers les branches, dont l'ombre traçait sur le sol des arabesques mouvantes; de temps à autre on entendait des chants d'oiseaux; quelques vaches, paissant à l'ombre, s'arrêtaient pour nous regarder passer, et enfin, à droite et à gauche, on découvrait entre les arbres les nappes argentées du sarrasin en fleur, au-dessus desquelles des abeilles voltigeaient d'un air affairé.

C'était si beau, si calme, si vrai comme nature, si paisible enfin, qu'il était impossible de ne pas ressentir une impression profonde. A mesure que nous avançons, nous devenons silencieux. Je regardai M<sup>lle</sup> d'Arthenay; ses yeux étaient humides, ses lèvres entr'ouvertes dans une sorte d'extase tranquille, et je n'osai pas troubler le charme qu'elle ressentait visiblement.

L'aspect du château la rappela à la réalité.

— C'est beau, n'est-ce pas, grand-père? Il y a peu d'ornements d'architecture, mais la masse est imposante, et plus pittoresque que le Coat; n'est-il pas vrai?

— Sans contredit... Ah! voici la chapelle! s'écria M. de Gévras. Pouvons-nous y entrer d'abord?

— Comme il vous plaira. Mais peut-être M<sup>lle</sup> d'Arthenay désirerait-elle se reposer auparavant?

— Oh! la promenade est trop courte pour l'avoir fatiguée, et je suis sûr qu'elle a hâte de voir ces curieux spécimens d'art ancien.

M<sup>lle</sup> Stéphanie ayant souri en manière d'affirmation, je soulevai le grossier loquet de la chapelle, et aussitôt la jeune fille poussa une exclamation de regret.

— Quoi! la chapelle est vide!

Depuis des années, en effet, probablement depuis la Révolution, le petit édifice est dépouillé

de son matériel sacré. Il n'y reste que des piédestaux dont l'un supporte la statue en pierre dont M. de Gévras avait gardé un souvenir si précis.

Je me sentis confus. Je me souvenais maintenant que ma mère entretenait des fleurs et des cierges dans cette chapelle, et qu'elle m'y amenait à l'heure de la prière.

— Si j'étais propriétaire de Kermaria, dit M<sup>lle</sup> d'Arthenay en secouant la tête, je ferais restaurer cette chapelle.

— Savez-vous que c'est un bijou? dit à son tour M. de Gévras. Regardez cette fenêtre en ogive avec sa rosace en gothique flamboyant... Et combien les voussures sont élégantes! Quant à la statue, elle est superbe de naïveté et d'archaïsme... Voyez quelle grâce rustique à cette draperie... Les mains sont trop grandes, mais le mouvement est si chaste!... Enfin, ces piédestaux de Kersanton sont fort joliment sculptés, avec leurs feuilles découpées en relief et leurs clochetons, malheureusement endommagés...

Tandis qu'il parlait, je roulais un grand projet dans mon esprit. Je songeais pour la première fois à réaliser un vœu que j'avais entendu formuler par ma mère : la restauration de la petite chapelle.

— J'aurais bien aimé à avoir un oratoire de ce genre au Coat, dit M<sup>lle</sup> d'Arthenay, pensive. J'y aurais prié si tranquillement. Puis, j'aurais travaillé pour ma chapelle, ce qui eût été un utile et bien doux emploi de mes loisirs.

Je me rapprochai vivement de M. de Gévras.

— Pensez-vous que la restauration de ce petit monument demande beaucoup de temps et de peine?

M. de Gévras explora d'un regard les murs, la voûte et la fenêtre à rosace du chevet.

— Ce ne serait ni long, ni compliqué, ni même fort coûteux, répondit-il. Le bâtiment est en parfait état. Ces murs en beau granit portent leur décoration. Des vitraux à la fenêtre et un mobilier, c'est tout ce que nécessiterait la restauration.

— Et me feriez-vous la grâce de me guider dans une tâche si nouvelle pour mon inexpérience?

Le visage de M. de Gévras, en dépit de son empire sur lui-même, s'éclaira d'une impression de plaisir.

— Très volontiers, dit-il avec empressement. Il me semble qu'en cherchant bien nous pourrions découvrir dans le pays un autel ancien, et aussi trouver un de ces sculpteurs que l'art moderne n'a pas détournés de leurs pratiques naïves, et qui n'ont eu pour modèles que des ouvrages tels que ceux-ci... Votre curé, qui me semble intelligent et plein d'obligeance, nous renseignera sûrement.

— Et ma tan'e et moi allons dès maintenant



commencer des nappes d'autel et un tapis. M. de Bévry, savez-vous dessiner ?

— Un peu, mademoiselle.

— Eh ! bien, grand-père, qui a des estampes de tout genre, vous cherchera un dessin qu'il ne s'agira plus que de reporter sur le canevas... Quelque chose de gothique, naturellement... Il faudra inaugurer la chapelle avant notre départ. Restez-vous encore ici longtemps ?

— Mon congé se termine seulement le 30 octobre.

— Et nous, nous ne partirons que lorsque je serai tout à fait forte et que le mauvais temps nous chassera... J'irai avec vous chez les sculpteurs. On m'a recommandé les promenades de tout genre... Oh ! ce sera charmant ! Et quand je pense que je craignais de m'ennuyer ici !

M. de Gévras, qui souriait de son enthousiasme bien que, on le voyait clairement, il le partageait lui-même, s'arracha avec quelque peine à la chapelle. Le puits, avec ses sculptures grossières et son millésime encore lisible, retint son attention. M<sup>lle</sup> Stéphanie se prêtait avec complaisance à son admiration ; mais l'effet pittoresque que produisaient de belles et vigoureuses fougères, sortant d'un des arceaux de la balustrade, la charmait évidemment plus que l'antiquité incontestable des pierres.

Enfin, ils franchirent le seuil du salon, et dès que j'y eus jeté un regard rapide, je me dis qu'une fée adroite et bienfaisante, promenant dans l'immense pièce sa baguette magique, n'eût pas mieux fait que l'humble sœur du recteur, servie par son obligeance et aussi par ce goût féminin, instinctif chez certaines femmes, quelle que soit d'ailleurs leur condition et même leur expérience mondaine.

Les sièges avaient été disposés de manière à mettre en lumière ceux qui avaient le plus de style ou qui conservaient le plus de fraîcheur. De gros bouquets de reines-marguerites avaient été placés sur la cheminée, et des pots de géraniums de diverses couleurs, entourés de mousse, sur les consoles aux pieds tournés. Enfin, dans un angle, près de la fenêtre, une petite table était dressée, et offrait à elle seule un vrai sujet de tableau, une nature morte exquise. Une crème jaune et épaisse remplissait jusqu'aux bords une jatte en porcelaine de Chine. Des pyramides de pêches, de poires et de raisin confondaient leurs tons ambrés, pourpres ou vermillons, et les crêpes de dentelle, amassées en piles sur deux assiettes, étaient aussi fines et aussi dorées que la Bretonne la plus exigeante eût pu le désirer.

Secrètement ravi, je m'empressai de faire les honneurs de cette collation. Tout avait été prévu et disposé par une main adroite : les petites tasses et les cuillers armoriées pour la crème, les couteaux d'argent à manche de porcelaine de Saxe pour les fruits. M<sup>lle</sup> Alexandrine s'était

fait livrer par Olive tous les trésors artistiques de l'ancien service de table.

Tout en faisant honneur aux crêpes bretonnes d'une finesse idéale, M<sup>lle</sup> d'Arthenay admirait les sièges et les consoles, les tapisseries décorées et la brocatelle à bouquets des rideaux. M. de Gévras assigna leur origine aux porcelaines, une date à chaque portrait. Il s'arrêta longtemps devant l'avant-dernier, pastel exquis de l'école de Greuze.

— Une belle figure, bien que singulièrement mélancolique, dit-il, ôtant enfin son binocle. Il est vrai que les hommes de ce temps avaient vu de tristes choses, et que l'ombre en demeurait sur leur vie. Savez-vous quelque chose de cet aïeul ?

— Hélas ! non. J'étais trop jeune lorsque vivaient encore ceux qui auraient pu m'apprendre l'histoire de ma famille...

M. de Gévras m'offrit de m'aider le jour où il m'intéresserait de faire à ce sujet quelques recherches. Nous procédâmes ensuite à une visite détaillée de Kermaria. Il me semble que ma vieille demeure me paraîtra plus agréable après le passage de cette charmante fille, qui l'a sincèrement admirée...

J'accompagnai mes hôtes jusqu'à l'extrémité de l'avenue. Le soleil couchant embrasait l'horizon ; à droite, le feuillage se détachait comme une dentelle sur un fond éblouissant de pourpre et d'or, tandis que les allées de gauche se remplissaient d'ombres infinies, doucement mystérieuses...

Je regardai s'éloigner la robe claire de Stéphanie, puis je repris lentement la route de ma demeure. Mais l'avenue, dans la solennelle majesté du crépuscule, me parut soudain attristée et, ne pouvant me décider à rentrer si tôt, je rebroussai chemin et me dirigeai vers le presbytère.

Dans la baie de la fenêtre ouverte s'encadrait la grande coiffe de M<sup>lle</sup> Alexandrine, qui profitait des dernières heures de jour pour achever l'ouvrage auquel elle travaillait.

Elle leva la tête en entendant mon pas sur la route, et j'allai m'accouder à la fenêtre.

— Était-ce bien ? demanda-t-elle avec son agréable sourire.

— Oh ! mon vieux salon était métamorphosé ! Toutes les femmes sont des fées.

— Et les crêpes de dentelle ?

— Il n'en est guère resté, et M<sup>lle</sup> d'Arthenay compte vous demander votre recette... Oh ! quelle charmante journée ! repris-je avec une sorte de soupir de joie au souvenir des heures délicieuses que je venais de passer.

M<sup>lle</sup> Alexandrine continua à sourire sans cesser de tirer son aiguille et, mis en confiance par son aimable figure, j'ajoutai plus bas et presque malgré moi :



— Je suis sûr que vous ne vous moquerez pas de moi si je vous confie quelque chose...

— Certes non...

— Eh ! bien... je n'ai jamais vu de jeune fille plus charmante que M<sup>lle</sup> d'Arthenay.

— En avez-vous vu beaucoup au Tonkin ? me demanda-t-elle avec un brin de malice.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Il est certain que le souvenir que je conserve du type annamite ne fait aucun tort à cette beauté blonde... Mais elle est si franche, si naturelle, qu'on la connaît tout de suite... N'est-ce pas bien agréable ?

— En effet, et je suis certaine qu'elle a dû faire à votre sujet la même réflexion.

— J'ai découvert déjà qu'elle est très gaie, malgré une vie très sérieuse, qu'elle aime les mêmes livres que moi, qu'elle travaille pour les pauvres et est pieuse comme ma pauvre chère mère l'était. Elle se prête avec une grâce charmante aux manies de sa tante, qui se croit malade, et aux goûts de son grand-père, qui sont sérieux, parfois austères... Et elle est si jeune, si enthousiaste ! Si vous aviez vu ses yeux humides quand M. de Gévras m'a contraint à lui raconter mes affaires du Tonkin ! Nous nous verrons très souvent. Nous allons chercher ensemble un vieil autel sculpté pour la chapelle de Kermaria, et si les ouvriers vont aussi vite que nous le désirons, nous demanderons à M. le recteur de dire la messe chez moi avant mon départ. Je compte faire ouvrir la chapelle chaque dimanche, même quand je n'y serai pas... Vous voudrez bien l'entretenir, n'est-ce pas, mademoiselle ?

Elle exprima une approbation chaleureuse, s'étendant sur la satisfaction qu'éprouverait son frère, et sur le bon effet qu'aurait dans le pays la réouverture de cette chapelle.

Je mis le comble à son ravissement en lui annonçant que M<sup>lle</sup> Stéphanie se chargeait du tapis et de la nappe d'autel...

Il est tard, le silence solennel, mais non pas triste de la nuit enveloppe ma vieille demeure, et le calme intense qui m'entoure me permet de revivre toute cette journée si douce... J'aurai beau être vieux, il me semble que je retrouverai un regain de jeunesse et de bonheur rien qu'en me reportant à ce souvenir...

Septembre.

Nous avons commencé nos recherches. Quand il fait très beau, M<sup>lle</sup> de Gévras se laisse parfois entraîner à nous accompagner. Mais elle n'est pas sensible à l'attrait du paysage, et à la première occasion, elle prend son livre et s'absorbe dans une série de récits pâles et insignifiants, qui lui plaisent peut-être parce qu'ils lui retracent son propre reflet. Son père est mille fois

plus jeune et plus actif qu'elle ne l'est. Il se montre attentif à tout ce qui peut être intéressant dans ces campagnes. Une gentilhommière en ruines, un colombier isolé, une chapelle sur le bord de la route, une pierre tombale dans une église ou un cimetière, tout cela est de sa part l'objet d'une digression, et lui ferait oublier le but de nos petits voyages, si ce but n'offrait par lui-même un intérêt à ses goûts les plus chers.

Mon modeste talent de dessinateur est sans cesse mis à contribution. Je prends le croquis d'une ogive, d'un calvaire ou d'un écusson à demi effacé qui doit aider les recherches ultérieures de mon savant ami.

M<sup>lle</sup> d'Arthenay s'intéresse sans contredit à ce qui occupe et charme la vie de son grand-père ; mais elle ne se place pas, comme lui, au point de vue purement savant. Ce qu'elle aime dans ces débris ou ces vestiges, c'est, avec la poésie et le mystère du passé, la grâce, la beauté, la naïveté même d'un art ancien que les imitations modernes n'égaleront jamais, parce qu'aux modernes il manque la patience et surtout la foi. Lui y voit presque uniquement l'antiquité. Un fragment informe de ciment romain sera l'objet de sa vénération à l'égal du débris d'arcade à la courbe gracieuse dans lequel on retrouve une émanation de l'art gothique.

A deux lieues du bourg il y a justement, parmi les moellons de grossières clôtures, des pierres plus régulièrement taillées qui lui ont fait soupçonner qu'il y a eu là une voie romaine. Il a craint un instant qu'il n'oubliât son autel. Il a télégraphié aussitôt pour qu'on lui envoie les ouvrages qui peuvent le renseigner à ce sujet, et deux jours de suite, nous sommes revenus au même endroit avec le jardinier, armé d'une pioche. Heureusement il a reconnu son erreur et abandonné ses recherches.

Parfois le recteur nous sert de guide. Nous avons, grâce à lui, un ancien retable en bois sculpté, dont on avait fait une huche, puis un bahut dont les panneaux, garnis de statuettes des apôtres, ont dû orner jadis les stalles de quelque abbaye. Un peintre verrier de Paris nous a envoyé un dessinateur fort habile, qui a pris le croquis et les dimensions de la fenêtre à rosace de ma petite chapelle, et qui nous a soumis des dessins coloriés.

Tandis que M. de Gévras dissertait avec lui sur les couleurs merveilleuses dont le moyen-âge semble avoir gardé le secret, surtout le bleu, si franc, si pur, et le rouge si incroyablement riche de tons dont les vitraux de la Sainte-Chapelle offrent des types inimitables, M<sup>lle</sup> Stéphanie et moi discussions le choix des figures qui doivent orner les deux parties de la fenêtre, au-dessous de la rosace qui, elle, contiendra au centre un Sacré-Cœur, et dans les découpures, des têtes d'anges.



Nous avions tour à tour proposé l'image des saints dont le culte est plus suivi en Bretagne : sainte Anne, saint Yves, saint Corentin, etc.

— Comment s'appelait votre mère ? demanda tout à coup Stéphanie.

Que le cœur des femmes est délicat ! Je ne pus répondre tout de suite, et elle vit que j'étais ému.

— Puisque vous accomplissez son désir en restaurant cette chapelle, il me semble juste que son souvenir y plane avec celui de son patron, dit-elle doucement.

— Ma mère s'appelait Elisabeth... sa patronne était cette poétique reine de Hongrie que Montalembert a révélée à notre siècle indifférent dans une auréole de sainteté et de charme.

Elle frappa joyeusement des mains.

— Ce sera charmant ! On représentera le gracieux miracle des roses, la reine tremblante entr'ouvrant son manteau et montrant les fleurs merveilleuses à cet époux courroucé qui l'aimait tant, cependant, et qu'elle chérissait elle-même si tendrement... Et l'autre vitrail ?

Mon cœur se mit à battre, et je la regardai gravement.

— Vous gardez, comme moi, le deuil et le culte de votre mère... Voulez-vous me permettre d'unir ici ce double souvenir ?

Un vive rougeur envahit son joli visage, non seulement ses joues, qui sont encore un peu pâles d'ordinaire, mais ses tempes délicates, jusqu'à la racine de ses cheveux blonds. Elle détourna un instant les yeux, puis me regarda bien en face, d'un beau regard clair et franc.

— Ma mère s'appelait Louise... On la fêtait le 25 août, dit-elle d'une voix un peu lente, et semblant hésiter.

Elle resta deux ou trois secondes silencieuse, puis reprit :

— C'était aussi le nom de ma grand'mère, dont vous voyez ici le portrait, et qui a laissé un si long et si fidèle regret.

— Alors, M. de Gévras approuvera ce choix à double titre...

Comme je me sentais timide, tremblant et heureux !... Comme cette rougeur l'embellissait et comme ce regard qui se baissait sous le mien la rendait plus attrayante ! Je n'aurais pas osé lui dire ce qui remplissait mon cœur, et cependant, je me sentais accablé de bonheur à la seule pensée qu'il pourrait m'être permis de le lui avouer.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

## Les paroles du Ciel

(RÉVERIE)



QUAND je quitte la ville  
Et son vain bruit,  
Mon âme plus tranquille  
S'envole et fuit.  
J'écoute la parole

Qui vient du ciel :  
C'est l'abeille qui vole  
Aux fleurs leur miel ;  
C'est la sève qui craque  
Dessous l'aubier ;  
C'est le chant dans la barque  
Du nautonier ;  
C'est l'onde qui gazouille  
Dans le ruisseau,  
C'est le jonc qui se mouille  
Au bord de l'eau ;  
C'est le troupeau qui broute  
L'herbe des champs,  
C'est le pas sur la route

Des bœufs pesants ;  
C'est le pâtre qui chante  
Quand vient le soir,  
En remontant la pente  
De l'abreuvoir ;

Cette douce harmonie  
Qui vient à moi,  
C'est la parole amie  
Qui fait ma loi !  
Alors mon âme est pleine  
D'attractions,  
L'air ambiant l'entraîne  
Dans ses rayons !...  
Et tous ces sons étranges,  
Mystérieux,  
C'est le concert des anges  
Qui vient des cieux !

Jules BONDON (Les Fleurs et leurs Rayons).



# LA VIERGE AUX ROSEAUX



I

## L'ARTISTE

ÉTAIT une sage et douce fille que Clémentine Dyvrande, et son père était fier de sa beauté quand elle avait à peine quinze ans.

Ouvrier tapissier, Paul Dyvrande gagnait assez d'argent, et le dépensait à mesure pour donner plus de bien-être à sa femme et à sa fille, pour mieux gâter sa Clémentine. La femme de l'ouvrier avait le droit de remontrances, elle en usait; mais on ne l'écoutait guère. Adèle avait appris l'état de couturière, et à travers les soins donnés à son mari, à sa fille, à sa maison, elle travaillait de temps en temps pour quelques clientes qui lui restaient fidèles.

On se trouvait heureux; il faut si peu de chose aux pauvres gens pour jouir et se croire à l'abri du malheur! Les Dyvrande avaient pour leur unique enfant cet amour aveugle qui ne voit que le présent. La parer, l'amuser, lui rendre la vie douce, c'était leur seul désir, et vraiment l'illusion, naturelle au jeune âge, pouvait bien laisser croire à la jeune fille qu'elle n'avait qu'à s'appuyer sur le dévouement de ses parents.

Un jour pourtant, le sens droit de la mère se réveilla sous cette pensée : « Si Clémentine nous perdait, comment vivrait-elle? Qui lui en donnerait les moyens? Elle n'a entre les mains aucun talent, aucune ressource; et de plus, elle prend, sans s'en apercevoir, l'habitude de ne rien faire, ou de faire des riens, comme les demoiselles riches. Il faut la mettre en apprentissage. »

Le père fut obligé de reconnaître que sa femme avait raison; mais il lui fut pénible de voir sa fille commencer chez M<sup>me</sup> David, habile et riche couturière à la mode, une vie de travail, que la maîtresse rendait un peu rude, par sa minutieuse exigence, et par le ton haut et sévère avec lequel étaient traitées les apprenties.

Cependant, la jeune fille avait du goût, de l'adresse, et ses doigts intelligents ne tardèrent pas à imiter celles de ses compagnes qui profi-

taient le mieux des leçons de M<sup>me</sup> David. En quatre ans, elle devint bonne ouvrière, et conçut l'espérance de travailler bientôt pour son compte. La nature avait donné son dernier coup de pinceau; la jeune ouvrière était belle, on se détournait pour la voir passer, et souvent arrivait à son oreille charmée un murmure flatteur.

Un soir, Paul Dyvrande, ayant fini sa journée, rentra chez lui, se tenant droit, le front haut, l'œil fier... on lui avait demandé sa fille en mariage.

— Ma femme, dit-il d'un air capable, il y a du nouveau.

— Je m'en aperçois. Ce doit être un heureux événement, si j'en juge par la physionomie?

— On m'a demandé Clémentine.

— Déjà!...

Ce déjà, c'était du fond du cœur qu'il sortait, de ce fond intime et caché qui pleure toujours l'enfant qui s'en va. Mais la mère dévouée, celle qui parle, agit, se donne, revint aussitôt souriante, demander des détails sur l'heureux événement en question, qu'elle désirait autant que son mari.

— C'est, dit l'ouvrier honnête, loyal, de trop bonne foi pour être défiant, c'est un garçon charmant, qui plaira à notre fille; il a vingt-huit ans, il est artiste.

— Musicien?

— Non, peintre. Il aime Clémentine à la folie, et lui fera un sort infiniment plus avantageux que celui d'une couturière.

— Mais enfin, que sait-on de lui?

— Il offre les meilleures références. D'ailleurs, c'est un de ces hommes qui vous séduisent au premier abord, qui ont, comme on dit, le cœur sur la main.

— Où a-t-il vu Clémentine?

— Ici, là-bas, partout. Voilà six mois qu'il la guette au passage, et la trouve plus belle que toutes les vierges de Raphaël et de Murillo, m'a-t-il dit.

— Alors, tu as pris des renseignements sur lui? Tu es sûr que... enfin...

— Es-tu drôle! Tu as toujours peur. Oui, sans doute, j'ai pris des renseignements, j'ai causé avec un de ses amis, un monsieur très bien. Vois-tu, ma femme, tout ce monde-là, ce n'est pas du monde comme nous.

— Oh! ça va me gêner.

— Pas moi; j'en vauds bien un autre, je crois! Quand on a une fille comme la nôtre, belle et sage, et sachant gagner sa vie, on peut se redresser, on ne craint personne.



Le soir même, Dyvrande parla du jeune peintre à sa fille, qui le reconnut à la description que fit de lui son père. Oui, elle avait rencontré cent fois sur son chemin ce grand jeune homme, au teint mat, aux longs cheveux bouclés, au fin regard. Elle ignorait son nom, mais cette rencontre, presque journalière, lui était un plaisir, et, tout au fond du cœur, lui semblait un hommage.

Le jeune artiste était tellement mieux que tous les hommes du milieu des Dyvrande, qu'il ne pouvait manquer de plaire à Clémentine, dont les goûts étaient délicats par nature, et s'étaient encore raffinés par le contact des dames élégantes qui affluaient chez M<sup>me</sup> David, et chez qui elle avait été si souvent essayer des robes. La jeune ouvrière rougit de plaisir, et ne cacha pas son émotion. La pensée qu'elle était aimée par un homme de si bonne mine et d'une profession libérale la relevait à ses propres yeux ; et quand son père lui demanda si elle l'épouserait volontiers, elle lui répondit :

— Oh ! oui papa, bien plus volontiers lui qu'un autre.

La mère parla du jeune menuisier qui s'était établi en face et qui paraissait occupé de Clémentine ; elle parla encore du petit commis de magasin qui avait déjà fait une démarche timide. La jeune ouvrière sourit uniquement à la proposition que lui faisait son père, et dont lui-même était enchanté.

— Mon enfant, dit-il, ce jeune peintre avait déjà fait tâter le terrain et, de mon côté, j'avais été, sans faire de bruit, aux informations. Tu peux avoir confiance, tu seras épousée réellement pour toi-même, puisqu'on sait que nous n'avons pas de dot à te donner. Un bon trousseau et deux bons baisers, voilà avec quoi tu t'en iras de la maison. Tu seras installée dans un joli appartement, dame et maîtresse, sans autre soin que celui de plaire à ton mari, de lui tenir compagnie dans son atelier et, pendant que tu courras ou liras, près de son chevalet, une femme de service, à tes ordres, s'occupera des travaux du ménage.

Cette vue, sur un avenir très proche, était bien propre à charmer la fille de l'ouvrier ; mais ce qui la touchait bien davantage, c'était la pensée d'être aimée de ce sympathique inconnu. Elle se rappelait confusément ces rencontres, qui ne pouvaient pas être fortuites. Le peintre la regardait longtemps ; mais ce regard n'avait rien de léger, rien de blessant ; au contraire, il contenait du respect, et la belle enfant n'en avait pas peur.

Cette soirée se passa à parler de la grande nouvelle du jour, et il fut convenu, du consentement des trois, que le jeune artiste serait autorisé à se présenter dans la maison, pour faire connaissance avec Clémentine.

— Tu sais, dit la mère, il n'y a rien de fait. Si, après l'avoir vu plusieurs fois et avoir causé avec lui il ne te plaisait pas, tu n'aurais qu'à le dire, on lui donnerait congé.

— Il me plaira, maman, répondit la jolie fille, ne vous tourmentez pas.

— Vo's donc, dit Adèle à son mari quand leur fille se fut retirée dans sa chambrette, ce que c'est que ces jeunesse ! Un homme qui n'a jamais rien fait pour elle, qu'elle a seulement vu passer ! Eh bien, elle nous quittera sans hésiter ; elle nous plantera là pour s'en aller avec lui.

— Voyons, ma pauvre femme, il faut se faire une raison. Chacun son tour. Quand je t'ai demandé en mariage, tu as joliment planté là tout ton monde ; et pourtant, moi non plus je n'avais rien fait pour toi.

Un regard plein d'une longue et tranquille affection tomba sur le brave ouvrier, et Adèle prit la résolution, peut-être téméraire, de ne plus se plaindre jamais.

De ce moment, il ne fut plus question, pour les deux femmes, que de rendre aussi propre, aussi soigné que possible, leur très modeste intérieur. De grand matin, Clémentine se leva afin de consacrer quelques heures au ménage, avant d'aller chez M<sup>me</sup> David. Elle lava les vitres de la chambre principale, passa de la cire fondue sur les carreaux rouges qui étaient devenus teres, et frotta courageusement avec un balai entouré d'un chiffon de laine, jusqu'à ce que les carreaux fussent brillants, au point qu'elle regretta d'y poser ses pieds avant que l'étranger eût fait sa première visite.

Les rideaux de la fenêtre furent changés ; on mit sur le lit un couvre-pieds qui ne servait qu'aux grands jours ; dans les flambeaux, des bougies neuves ; et l'on enleva les housses assez laides qui protégeaient quatre jolis fauteuils, trois fois recouverts par l'ouvrier tapissier, depuis son heureux mariage.

Ainsi parée, cette pièce assez grande et très bien éclairée, prit un air de fête qui charma la famille, et l'on se dit :

— A présent, il peut venir quand il voudra.

Clémentine aurait désiré faire mieux encore ; mais le logement ne s'y prêtait pas ; l'escalier était étroit et mal tenu, la maison avait une triste apparence. Que faire ? Elle ne vit qu'un moyen de tout améliorer. C'était de chercher à se rendre elle-même plus belle, plus agréable aux yeux qui la distinguaient entre toutes.

Elle se coiffa avec plus de soin et releva ses charmes par ces jolis riens qui ne s'analysent pas, mais que sait choisir une femme de goût. Puis elle alla chez M<sup>me</sup> David, l'esprit préoccupé, le cœur tout ému de ce que son père avait dit : « Tu peux avoir confiance. »

Avoir confiance en qui vous aime, est-il rien de plus doux ? Elle était donc heureuse, la belle



Clémentine, heureuse par l'espérance, dont les mains contiennent toujours plus de promesses que la réalité ne contient de bonheur.

On avait ce jour-là des commandes importantes chez M<sup>me</sup> David. Sa première ouvrière avait à terminer deux robes de bal, d'un effet merveilleux. Ces robes, posées sur des mannequins, allaient être couvertes de fleurs; mais le temps pressait. M<sup>lle</sup> Flavie demanda à M<sup>me</sup> David une aide.

— Prenez M<sup>lle</sup> Dyvrande, répondit la maîtresse; elle a du goût, du talent, et je la reconnais capable de me seconder en tout, et même de travailler à son compte.

Clémentine eut la joie d'entendre ces paroles, et de voir que tout l'atelier les avait entendues. Elle se promit de les redire le soir à son père et à sa mère, et se rendit joyeusement à l'appel de la première ouvrière. Il lui fallut donner une attention particulière à son travail, pour se tenir à la hauteur de sa réputation; car, malgré elle, la douce perspective de son bonheur lui causait de continuelles distractions. Elle pensait à la première visite, à la première parole qui lui serait adressée. Comment trouverait-on ceci, cela? N'y aurait-il pas une trop grande distance entre les habitudes, un peu vulgaires, de ses parents, et la finesse de manières de l'artiste?

Tout cela remplit la tête de Clémentine, et l'occupa bien plus que les robes de bal. Cependant, par la force et la volonté, elle s'acquitta convenablement de sa tâche élégante, et le soir, M<sup>lle</sup> Flavie lui dit d'un air protecteur :

— Clémentine, quand je m'établirai, vous serez en état de me remplacer ici. A vingt ans, en être là, c'est fort joli, assurément!

La jeune fille se montra reconnaissante du cas qu'on faisait de son talent, mais au fond d'elle-même, elle disait à M<sup>lle</sup> Flavie :

— Vous vous trompez si vous croyez que je vais passer ma vie à satisfaire les fantaisies des grandes dames et à subir leurs caprices! Je serai chez moi, à faire ce que je voudrai, très fière de mon mari, et ne dépendant que de lui.

Le soir, elle vint dire à ses parents :

— Demain, je pourrais être première ouvrière chez M<sup>me</sup> David, et même, selon son avis, je pourrais monter une maison et travailler pour mon compte.

— Ma fille, dit Adèle, il est toujours très honorable, et quelquefois très utile d'avoir entre les mains une ressource. On ne sait pas ce qui peut arriver.

— Ce qui peut arriver! Où vas-tu chercher ça, ma femme? Il n'arrivera rien du tout. Va, mon enfant, jouis du présent, en attendant l'avenir, qui ne peut manquer d'être très heureux. Avant tout, il faut que je te dise qu'il est joliment pressé, notre monsieur!

— Quand viendra-t-il, papa?

— Dès ce soir.

— Oh! maman, dinons bien vite pour avoir le temps d'ouvrir la fenêtre.

— Tu as raison, car j'ai précisément une friture de poisson.

— Ah! maman, quel malheur! Vite, vite, je vous en prie, dinons.

La mère, très calme par nature, entendait donner le temps convenable à tout ce qu'elle faisait; et voyant sa fille mettre fièvreusement le couvert, elle lui dit en riant :

— Pour ça! tu vas plus vite que les violons, toi; rien ne presse.

— Mais si! Ne faut-il pas aérer?

— Bah! Tout le monde sait ce que c'est que du poisson!

Clémentine était contrariée : la placide lenteur de sa mère la faisait bouillir. Enfin, la friture de limandes répandit son parfum dans tout le logement, et l'on se mit à table, comme à l'ordinaire, dans la chambre principale.

La jeune fille dina en grande hâte.

— Mais tu n'as donc pas faim? disait tranquillement la mère.

— Non, maman; je ne sais pourquoi, j'ai le gosier serré.

— Tu as de la bonté de reste, par exemple! Tu as le temps de maigrir d'ici la noce!

— Laisse-la donc, ma femme; tu étais absolument de même; je me rappelle que tu me l'as raconté.

Clémentine était reconnaissante envers son père qui comprenait si bien le trouble qu'elle éprouvait. Lui-même ouvrit la fenêtre toute grande, pendant que sa femme emportait les assiettes, et que sa fille donnait un coup de balai. La pièce reprit son aspect de fête, et les limandes, grâce à un courant d'air, s'étaient fait oublier quand un coup de sonnette ébranla, jusque dans ses profondeurs, le cerveau de Clémentine. C'était lui.

Les vieux ressentirent un vif plaisir, et les jeunes un mortel embarras. On n'aurait su que dire, si l'ouvrier tapissier n'eût trouvé, dans son humeur gauloise, le mot pour rire et ce que nos pères appelaient d'honnêtes joyeusetés. Peu à peu, la gêne fit place à l'aisance, et l'on en vint à causer tous les quatre ensemble, sans parler encore de ce qui occupait uniquement l'esprit.

On causa de tout, excepté du mariage que chacun désirait, et néanmoins, quand sonnèrent dix heures, on s'était parfaitement entendu, car tous se séparèrent intimement convaincus que le jeune et brillant artiste épouserait Clémentine qu'on lui donnerait très volontiers.

Lorsque M. Sorrège fut parti, on resta en famille pour parler de lui. Le père ne tarissait pas en éloges.



— Ah! qu'il est donc bien! Dame, c'est d'une autre volée que nous autres!

— C'est possible, mon cher ami, mais j'aurais autant aimé pour gendre un bon ouvrier, taillé un peu plus à la grosse, comme toi, par exemple.

— Que veux-tu, ma femme, on prend ce qu'on trouve; si c'est de l'acajou, ça vaut mieux que du bois blanc.

— Je n'en sais rien. La famille de ce monsieur n'est pas à Paris, elle habite Bordeaux. Savent-ils seulement que leur fils veut épouser une ouvrière?

— Probablement.

— Ah! ce n'est pas sûr. Il fait ses affaires tout seul; et puis, quand il demandera le consentement des parents, ils feront des pieds et des mains pour qu'il abandonne son idée.

— Tu vois tout en noir, ma femme.

Les premières larmes de Clémentine tombèrent sur ce doute qu'émettait sa mère, avec son calme habituel. Elle n'aurait osé dire tout haut qu'elle aussi avait peur; mais tout bas, elle murmura: « Il est trop bien pour moi. »

Cependant, quelques mots encourageants de son père suffirent à la consoler, et elle s'endormit, la tête remplie des plus douces pensées.

M<sup>me</sup> Dyvrande, au contraire, ne dormit pas.

— Prenons garde, disait-elle sagement à son mari; il ne faut pas jouer avec le cœur de ta fille. Ce monsieur la trouve à son goût, c'est possible; mais ça pourrait bien n'être qu'un caprice. Les artistes y sont sujets, ils ont la tête à moitié fêlée.

— A moitié fêlée?

— Mais oui. Clémentine est belle; les peintres se laissent prendre facilement par la beauté. Mais aimer et épouser, ça fait deux.

— Allons donc! Pourquoi se défier de ce jeune homme? C'est à moi d'abord qu'il s'est adressé; donc, il a bien l'intention d'épouser ma fille.

— L'intention, oui; mais les parents? Pourrait-il résister à leurs conseils, quand ils lui feront voir qu'avec son éducation, son talent, son avenir, il peut faire un tout autre mariage?

— Tu vas toujours chercher midi à quatorze heures. En voilà assez. Laisse du moins cette petite jouir du présent.

Camille Sorrèze était-il satisfait de sa première visite? Oui et non. La jeune fille, outre son père et sa mère, et dans l'aisance de sa propre demeure, lui avait paru plus belle encore que sur la voie publique, se hâtant, et ne laissant à ses yeux, à ses lèvres que l'expression de la gravité et de l'indifférence. Il avait étudié de près, et avec la finesse de l'artiste, la pureté de ses traits, la délicatesse de sa main, sa distinction naturelle; il était sous le charme.

Mais ce brave homme et cette honnête ménagère? Quelle distance entre eux et cette société choisie dont sa famille était entourée, dont il

avait lui-même apprécié, naguère encore, le bon ton, le fin langage, les manières courtoises. Que diraient son père et sa mère quand ils sauraient que la fiancée de ses rêves est une fille d'ouvrier? Il est vrai qu'on pourrait la retirer de son milieu, mais qui serait assez cruel pour la priver de fréquenter ses bons parents, de les recevoir souvent, de les visiter sans cesse? D'ailleurs, si l'on commettait cette iniquité, ne serait-ce pas désoler la vieillesse des Dyvrande, et faire au cœur de la jeune femme une de ces blessures qui saignent toute la vie?

Il n'était donc pas sans inquiétude, le jeune enthousiaste; mais cette tête, d'une pureté virginale, posait devant lui; il ne voyait qu'elle, et son exaltation servait, à ses propres yeux, d'excuse à son imprudence.

Pendant que se passaient ces choses, une petite révolution se faisait dans la florissante maison de M<sup>me</sup> David. M<sup>lle</sup> Flavie, la première ouvrière, avait secrètement dressé ses batteries. Le mot qu'elle avait dit à Clémentine n'était pas une parole en l'air. L'habile élève de la grande couturière, ayant en mains tous les patrons, n'avait depuis longtemps qu'une pensée: s'établir dans le voisinage et faire concurrence à M<sup>me</sup> David. Le fait se réalisait. M<sup>lle</sup> Flavie parlait; et sa maîtresse, justement blessée de son manque de procédés, disait à Clémentine:

— Mademoiselle Dyvrande, vous allez être ma première ouvrière.

Cet honneur et cet avantage tombaient à faux. L'horizon de la jeune fille s'était étendu; elle regardait au loin, se plaisait dans ces profondeurs et s'intéressait peu à ce qui avait lieu dans son atelier de couture. Cependant, par les sages conseils de sa mère, elle se montra reconnaissante et se mit sérieusement à l'œuvre, mais pour bien peu de temps, croyait-elle.

Paul Dyvrande ne s'en frottait pas moins les mains, disant à sa femme, d'un air de triomphe:

— Épouser la première ouvrière de M<sup>me</sup> David! J'espère! Tu ne diras plus maintenant que nous ne sommes pas du monde comme celui de Bordeaux?

— Mon pauvre homme! Tu n'y entends rien.

— Bien obligé, ma femme.

Cependant, les visites du jeune peintre devenaient fréquentes. Il ne se lassait point de contempler le ravissant modèle qu'il avait sous les yeux; et les illusions de la belle ouvrière allaient toujours croissant.

M. Sorrèze n'avait pas fait grande attention aux paroles emphatiques du brave Dyvrande quand il lui avait annoncé le remarquable avancement de Clémentine.

— Vous devez être encore plus occupée, encore plus responsable, avait-il dit à Clémentine; mais ce ne sera pas long, mademoiselle; un temps viendra, je le hâte de mes vœux, où nul



ne vous commandera, où vous serez maîtresse de votre temps et reine dans votre demeure.

Un éclair de bonheur avait brillé dans les grands yeux de l'ouvrière. Déjà, elle ne raisonnait plus; elle croyait, elle comptait sur ce qu'on lui disait; elle s'en rapportait complètement à la bonne foi de l'artiste; et effectivement, il était sincère dans le fol entraînement auquel il se livrait, en dépit des lettres qu'il recevait de Bordeaux, et qui l'accusaient simplement de manquer de sens commun.

Un jour, s'adressant toujours à Dyvrande, en qui il trouvait plus d'expansion qu'en Adèle, Camille Sorrèze parla d'un tableau qu'il avait commencé avec entrain et qu'il était sur le point d'abandonner, parce que les modèles qui posaient devant lui n'avaient rien de l'expression idéale qu'il cherchait. C'était une vierge qui, déjà conçue dans sa pensée, s'appellerait : *La Vierge aux roseaux*. Le ciel était celui de l'Égypte; le fond, de hautes montagnes; au premier plan le Nil et, sur le bord du fleuve, la vierge Marie, voyageuse, assise entre les roseaux et surveillant, d'un regard plein d'une respectueuse tendresse, l'Enfant Jésus étendu sur un lit de verdure, au milieu d'oiseaux voletants.

— Eh ben! mais, ça doit être joli, ça? fit observer le bon Dyvrande.

— C'est une œuvre manquée. La vulgarité des modèles m'empêche de traduire mon idée. Il me faudrait voir poser devant moi une fille belle, mais surtout pure, qui fit penser au ciel. Ah! si vous vouliez!...

— Quoi donc?

Le regard profond du peintre interrogeait Clémentine. Elle baissa les yeux.

— Si vous vouliez permettre que M<sup>lle</sup> Clémentine posât pour ma Vierge aux roseaux?

— Pourquoi pas?

— Sa mère aurait la bonté de l'amener dans mon atelier le dimanche, puisque c'est son seul jour de loisir. Elle ne rencontrerait personne; je demeure seul avec une ancienne domestique de ma mère, qui tient mon ménage et prend soin de moi.

Il parlait d'un ton suppliant; le brave homme en était touché. La mère, toujours plus rebelle à l'émotion, dit d'un air indécis :

— Alors, le portrait de ma fille serait donc à tout le monde?

— Non, M<sup>me</sup> Dyvrande; ne vous inquiétez pas. Le costume du temps suffirait à changer absolument l'aspect de M<sup>lle</sup> Clémentine; d'ailleurs, j'aurais soin de modifier les détails, de façon que la ressemblance n'existe pas.

— A la bonne heure, car...

— Voyons, ma femme, on peut bien accorder ça à Monsieur. Il faut toujours tâcher d'arranger le monde, autant que possible.

— Vous y consentez? Ah! que je vous suis

obligé! J'espère que mademoiselle ne sera pas trop fatiguée de poser une heure ou deux, pendant trois ou quatre dimanches?

— Non, Monsieur.

La jeune fille souriait au contraire au projet de Camille. Poser pour la vierge Marie! Et puis, renaître sous le regard et par le pinceau de celui qui bientôt serait son époux. Tout un petit roman, innocent comme son cœur, commençait à cette page. Non seulement la proposition du jeune peintre était un hommage à la beauté de Clémentine, mais encore ces séances à l'atelier seraient autant d'occasions de se voir; et pendant que sa mère tomberait dans un doux sommeil, elle causerait avec l'artiste qui, dans son esprit à elle, portait déjà le doux nom de fiancé.

Il fut convenu que le dimanche suivant, on irait, pour la première fois, chez M. Sorrèze qui demeurerait près du Palais des Beaux-Arts. Il s'agissait de savoir quelle toilette conviendrait pour la circonstance.

— Ne vous occupez pas de votre parure, dit Camille, soyez belle, cela suffit. Vous trouverez à l'atelier le costume qui fera de vous une fille d'Israël, en ces temps reculés.

On attendit impatiemment le dimanche et, après être revenues de l'église et avoir déjeuné, les deux femmes partirent pour la rue Bonaparte, montèrent cinq étages et furent reçues par une femme d'une soixantaine d'années, d'une figure impassible et peu agréable. Benoîte se regardait comme préposée à la garde d'une forteresse; et elle était prévenue défavorablement contre tout jeune modèle qui franchissait le seuil. Cependant, M<sup>me</sup> Dyvrande avait l'air si respectable, avec son petit chapeau noir et sa robe de laine! La vieille bonne pensa tout d'abord que le nouveau modèle était digne d'estime.

Camille s'était empressé d'accourir. Il fit traverser aux deux femmes une élégante salle à manger, un fort joli salon et, tout en s'excusant avec politesse, les précéda dans un escalier étroit qui conduisait à son atelier. En y entrant, Clémentine, déjà impressionnée par la vue de cet appartement qui allait être le sien, crut pénétrer dans le sanctuaire de l'art. Elle osait à peine lever les yeux sur les splendeurs qui l'entouraient. Ce qu'elle avait vu tout à l'heure, c'était la cage attendant l'oiseau; ce qu'elle voyait maintenant, c'était le domaine privé de Camille; c'était là qu'il rêvait, et ces beaux rêves d'artiste passionné avaient pris forme et recouvraient les murailles. Ici, les saisons représentées par l'enfance; là, un vieillard au milieu des ruines qu'éclaire le soleil couchant; là encore, un champ moissonné, des gerbes de blé, des filles rieuses accompagnant la dernière charrette, parée de feuillage, et précédant le repos.



Partout des images de la vie, saisie sous mille aspects, tantôt graves, tantôt gracieux et touchants.

Au milieu de l'atelier, sur un chevalet, était l'œuvre du moment, cette œuvre aimée qu'on allait abandonner, et qu'il était réservé à la belle ouvrière de mener à bonne fin. Clémentine admirait ce ciel chaud, ce lointain, ce beau Nil aux eaux transparentes, ces roseaux, cet ensemble vraiment poétique qui, loin d'être achevé, semblait n'attendre qu'elle pour revêtir le charme que l'innocence ajoute à la beauté.

M<sup>me</sup> Dyvrande était muette de surprise. Camille grandissait à ses yeux, et quand elle venait à penser que ce noble et ardent génie aimait sa fille, elle était bien près de perdre la tête comme son mari, qui se croyait presque revenu de la noce.

En faisant le tour de l'atelier, Clémentine aperçut une toile de petites dimensions, représentant une jeune fille mourante. A son doigt, une bague de fiancée; près d'elle, une rose effeuillée; une lampe, dont l'huile allait manquer.

— Oh ! que c'est triste ! s'écria-t-elle.

— Ne regardez pas cela, dit Sorreze, j'ai fait un mauvais rêve dans un jour d'orage.

En même temps il retourna la toile, afin que les yeux de la jeune fille ne rencontrassent plus cette image attristante. Puis, détachant d'un bouquet posé sur la table une superbe rose, il en ôta les épines et dit, avec le plus fin sourire :

— Voilà qui m'est permis; acceptez cette rose, mademoiselle; après elle, vous en aurez une autre; et Dieu veuille que plusieurs n'aient pas le temps de s'effeuiller.

Clémentine prit la rose en remerciant; elle était si contente ! si flattée de la délicatesse qu'elle trouvait à chaque instant dans les démarches ou les paroles de Camille.

M<sup>me</sup> Dyvrande, toujours un peu terre-à-terre, en dépit de la poésie qui remplissait l'atelier, se disait :

— Pourquoi la rose seulement ? Pourquoi pas la bague ? Qu'attend-il, puisqu'on est d'accord ? Bien sûr que les parents ne veulent pas; ça va traîner, et quand ça traîne, ça manque.

Cependant, le peintre se rapprocha du chevalet. Le personnage de la Vierge était ébauché, quant au costume, mais la tête attendait l'empreinte virginale qui, jusqu'ici, avait manqué. L'artiste aimait son rêve, autant peut-être qu'il aimait ce dernier modèle, le seul traduisant sa pensée. Son front rayonnait, ses yeux observateurs se remplissaient de la beauté élevée, se-reine, qu'on lui prêtait pour achever son œuvre, il était heureux.

Sur un divan, on voyait une tunique gris de lin, un manteau bleu, un voile blanc. Camille se retira, disant à M<sup>me</sup> Dyvrande :

— Voilà le costume du temps... je vais revenir tout à l'heure.

Il descendit rapidement l'escalier.

— Il est bon, lui, dit la mère, mais je ne sais pas comment tout ça s'emmanche, moi.

Clémentine, avec le goût inné de la jeune fille pour toute parure, eut l'intelligence de ce costume. Elle se plaça devant une grande glace, et se revêtit avec bonheur de ce vêtement dont la forme et la couleur rappelaient les femmes juives.

L'artiste remonta et fut pris d'admiration. Ainsi transplantée à près de deux mille ans de date, cette fleur de serre, gardant sa fraîcheur dans la Babylone moderne, semblait venir de par-delà le Jourdain, demander à l'Egypte un refuge. Le rêve de Sorreze allait donc prendre vie !

Il s'approcha de son modèle, et touchant le voile avec tout le respect et la discrétion imaginables, il fit ce que l'art seul sait faire; il glissa l'harmonie entre ce beau visage et les plis gracieux des draperies qui l'encadraient. Alors, plein de la noble ardeur qui rend le pinceau puissant, il se mit au travail.

Clémentine demeurait immobile et silencieuse sous le regard du peintre, et la mère rêvait, elle aussi. Mais le tableau lui importait peu. C'était le doux modèle qui torturait sa pensée :

— Pauvre petite ! Voilà son cœur qui se prend. Si tout ça n'allait pas bien finir ? Si les parents s'opposaient au mariage ? Quel chagrin aurait mon enfant ! Et puis, elle ne voudrait plus, bien sûr, ni du menuisier, ni du commis de magasin, qui tous deux la trouvent bien gentille. Ce sont pourtant deux bons garçons, bien honnêtes, pas bambocheurs du tout. Ah ! j'aurais dû combattre tout ça dès le premier jour. Mais comment faire avec Dyvrande ? Il a tant d'orgueil de sa fille ! Il ne me laissait pas seulement placer un mot. S'il fallait que ce monsieur change d'avis, elle en tomberait malade !

Pendant que la mère pensait et que son bon sens la mettait sur le terrain de la vérité, l'ombre de la belle jeune fille descendait, pure et timide, sur le bord du grand fleuve; ses traits d'abord indécis, jetés comme au hasard, s'affirmaient peu à peu, elle appuyait son doux regard sur le divin enfant que les oiseaux charmaient, et l'on pressentait, sous les premiers coups de pinceau, la vierge Marie, supérieure à tout, excepté à Dieu. Camille se sentait plein d'un tendre respect devant son modèle, dont il n'osait pas troubler le gracieux recueillement.

Après une heure de travail, il posa sa palette, et proposa une interruption qui pût reposer la jeune fille. Un coup de sonnette fit monter la vieille Benoîte, toujours un peu grognon. Elle apportait, sur un élégant plateau, des gâteaux fins et une boisson rafraîchissante. Cette atten-



tion de l'artiste fut appréciée de la mère et de la fille; et, après avoir fait honneur très discrètement au lunch, on se remit en devoir de poursuivre le but proposé. La vierge se recueillit de nouveau, s'assit au bord du Nil, et Sorréze reprit ses pinceaux, et s'efforça de reproduire sa calme beauté.

Il avait promis à la mère de ne pas donner à la céleste exilée la ressemblance exacte de la jeune fille; mais malgré lui, et comme instinctivement, il arrivait à faire pareilles les deux têtes qu'il aimait. C'étaient les mêmes contours, la même expression, les mêmes détails. M<sup>me</sup> Dyvrande en fit la remarque, et fidèle à sa parole, il modifia la forme du visage et s'écarta ainsi du modèle. C'était pour lui un sacrifice. Son talent lui fit trouver aussitôt une compensation à sa peine.

— Je veux, dit-il, réduire au cinquième ce tableau. Le paysage sera le même, et je traduirai, à la lettre, ce que je vois.

— Ce sera pour nous, celui-là, monsieur? demanda naïvement la mère.

Camille hésita un moment et répondit avec un peu d'embarras :

— Ce sera pour vous, oui madame, quand le modèle sera pour moi. D'ici là, vous me permettrez de le garder?

— Eh ben, c'est ça, tout le monde sera content.

Ainsi se passa la première séance à l'atelier du peintre. Le soir, M<sup>me</sup> Dyvrande dit encore à son mari :

— Quel malheur à présent si ça manquait!

— Mais non, mais non, sois donc tranquille.

Clémentine, toute rêveuse, parla peu de la séance et point du tout du peintre.

Le lendemain matin, la première ouvrière de M<sup>me</sup> David retourna à son travail, mais un ennui mortel s'attachait à tout ce qu'elle faisait. Sa position, envinée par toutes ses compagnes, lui semblait un esclavage, et il fallait toute sa raison, soutenue des prudents avis de sa mère, pour se montrer empressée, pour entrer dans la pensée de M<sup>me</sup> David, par rapport aux travaux, et pour ne pas manquer à la politesse envers les dames, exigeantes et tapageuses, qui voulaient toutes être servies ensemble.

Dans la semaine, M. Sorréze fit, le soir, deux ou trois apparitions dans la demeure de l'ouvrier. M<sup>me</sup> Dyvrande était toujours sur le quivive. On ne pensait qu'à la visite toujours possible et toujours attendue par Clémentine. L'ordre le plus parfait régnait depuis le matin dans cette unique grande pièce, qui servait à tout. On se gênait beaucoup, sans que Camille s'en doutât.

Il remarqua que la belle rose qu'il avait offerte à la jeune fille devant sa mère n'était pas en vue.

— Se serait-elle si tôt effeuillée? demanda-t-il.

L'ouvrière ne répondit pas; mais son père, avec sa gaie bonhomie, dit en riant bien fort :

— Mon cher monsieur, il y a ici des allants et venants, ça pourrait faire jaser. Ma fille a dit : « Tant que je n'aurai pas ma bague de fiancée, je garderai ma rose dans ma petite chambre et personne ne la verra. »

Clémentine rougit; la naïveté de son bon père la gênait évidemment. Elle vit une ombre triste passer sur le beau front du peintre, et il fut comme intimidé devant cette belle enfant qui croyait si bien à sa bonne foi et qui semblait s'étonner de ce que son bonheur tardait.

Sorréze resta silencieux, et la mère sentit comme une main froide qui lui pressait le cœur. Mais rien ne durait devant le bon Dyvrande; il trouva moyen d'égayer son monde, cita grand nombre de proverbes et finit par se croire le plus heureux des hommes, à force d'éloigner les soucis.

La seconde séance à l'atelier se passa comme la première. L'œuvre de l'artiste avançait; et aussi celle du fiancé, car le petit tableau fait, non pour le public, mais pour l'intime, prenait une ressemblance frappante avec le modèle. Cela faisait le bonheur de la maman. Elle mettrait, plus tard, ce portrait au pied de son lit, à côté de son beau bénitier; et elle se souviendrait en même temps de la Vierge bénie entre toutes les femmes et de l'unique enfant de sa tendresse, de sa Clémentine.

Le peintre ne semblait réellement heureux que le pinceau en main et regardant son beau modèle immobile et muet, entouré de toute la poésie qui tombe des souvenirs bibliques.

Il faut bien convenir que, quand Clémentine redevenait elle-même, il lui manquait tout à coup un je ne sais quoi sans nom dont Camille avait besoin par habitude. A Paris, comme à Bordeaux, il avait fréquenté le monde intelligent des savants, des grands artistes, des célébrités de tout genre. Il s'était établi dans la capitale précisément pour jouir de cette société d'élite, et il en appréciait la valeur, plus peut-être qu'il ne s'en rendait compte. La compagnie des honnêtes Dyvrande ne pouvait donc pas lui plaire, en dehors de l'exaltation du moment.

Dans ce milieu, la conversation ne s'élevait jamais. La bonne mère ne savait parler que de son ménage; le bonhomme bavardait plutôt qu'il ne causait. La jeune ouvrière, malgré sa distinction naturelle et à part sa beauté, eût été bien terne dans un salon, comparée aux jennes femmes, instruites et spirituelles que connaissait Sorréze. Une voix intérieure lui disait tout cela; mais il ne voulait pas l'entendre; il se trompait lui-même et caressait son rêve. Pauvre fou sincère!



Cependant, les semaines se succédaient, et avec elles les roses sans épines; mais la bague de fiancée demeurait dans l'ombre, cette ombre inquiète, agitée qu'on appelle l'incertitude. La belle tête de la vierge Marie était trop avancée pour que le peintre eût encore besoin du modèle. Il était clair que les séances devaient cesser. Personne n'osait le dire pourtant.

Un dimanche, on trouvait Benoîte fort en peine au milieu de l'appartement en désordre. Elle s'excusa même en disant que M. et M<sup>me</sup> Sorreze arrivaient de Bordeaux le soir même et descendaient chez leur fils. Ils venaient passer huit jours à Paris, à l'occasion du mariage de leur nièce, qui se célébrerait le 27 du mois, à Saint-Roch. Le jeune peintre répéta les paroles de Benoîte, mais avec un embarras visible, et M<sup>me</sup> Dyvrande sentit dans son âme ce que sentent les mères qui savent qu'on va faire souffrir leur enfant.

Camille, tout préoccupé qu'il fût, s'efforça d'être aimable. Il offrit même une rose plus belle que toutes les autres. Clémentine eût préféré qu'il l'apportât lui-même chez son père; elle fut devinée par le regard observateur de l'artiste qui convint que, pendant ces huit jours, il serait obligé d'être tout à ses parents.

— C'est tout simple, dit la mère, vous les voyez si peu !

Le temps était menaçant; des nuages noirs et épais semblaient devoir fondre sur ce quartier de Paris. Mère et fille eussent désiré, en toute autre circonstance, attendre que l'orage fût passé; mais tout les pressait de sortir et de regagner leur logis. Le jeune peintre n'insistait même pas, lui ordinairement si hospitalier ! L'arrivée subite de son père et de sa mère paraissait causer en lui un grand trouble. Quant à Benoîte, elle était à peine polie.

Les deux femmes n'avaient pas fait cent pas, qu'un éclair déchira la nue et que la foudre éclata, violente, grondeuse, terrible.

— Maman ! dit la jeune fille parce qu'elle avait peur. Maman !

— Que veux-tu, ma fille, nous sommes dessous, faut bien l'endurer; mais tu vas être trempée jusqu'aux os ! Toi qui t'enrhumes si facilement !

Une pluie torrentielle succéda aux larges gouttes d'eau; de gros grêlons suivirent, puis encore des éclairs, encore le tonnerre. La jeune fille, effrayée, demanda grâce.

— Oh ! maman, je vous en supplie. Réfugions-nous sous une porte cochère.

— Non, mon enfant, les courants d'air sont mauvais par l'orage.

— Voici une voûte, sous laquelle trois personnes se sont déjà abritées; venez, maman.

La mère suivit l'enfant. Depuis vingt ans, elle ne faisait que cela.

En arrivant, la jeune fille était tremblante. Elle se plaignait d'avoir froid. La grande émotion qu'elle avait éprouvée chez l'artiste l'avait mal disposée à supporter les conséquences de l'orage. Sa mère exigea qu'elle se couchât, et la pauvre femme bassina son lit avant de songer à prendre quelque soin d'elle-même.

— Tout va mal, dit-elle tout bas à son mari. Les parents arrivent ce soir pour huit jours; il ne viendra pas de la semaine, parce qu'il faut qu'il reste avec eux.

— Ça, ce n'est pas sa faute, répondit gaie-ment le bon Dyvrande : On ne peut pas être au four et au moulin.

M<sup>me</sup> DE STOLZ.

(La fin au prochain numéro.)

## Economie Domestique

### MOUSSE AUX FRAISES

Faites un sirop de sucre très épais. Lorsqu'il bout, jetez-y les fraises, de moyenne grosseur et bien mûres.

Otez les fruits dès qu'ils sont enduits de sirop.

Ayez 50 grammes de gélatine, fondue dans un demi-litre d'eau de pluie. Ajoutez 75 grammes de sucre, mettez au feu et laissez bouillir.

Lorsque la gélatine est fondue, versez-la sur un tamis.

Battez six blancs d'œuf en neige, avec un grain de sel.

Mettez cette neige dans la gélatine, battez et remuez bien le mélange.

Versez un peu de ce mélange au fond d'un moule. Quand il sera pris, arrangez au dessus les fraises enduites de sucre. Attendez que la gelée soit prise pour en verser d'autre, que vous couvrirez également de fraises, et agissez ainsi jusqu'à ce que le moule soit rempli.

Mettez au frais, dans de la glace ou de l'eau très froide.



# REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques : *Dante*, à l'Opéra-Comique. — *Le Vénitien*, au Théâtre des Arts. — Opéra. — Concerts et soirées. — Nouveautés de choix.



ES jugements portés par la presse musicale au lendemain de la première de *Dante*, opéra en quatre actes de M. B. Godard, nous semblent un peu hâtés. Beaucoup condamnent où d'autres admirent. Nous ne les imiterons pas, nous bornant à rendre notre impression sur les pages capitales de cette partition qui a subi de fâ-

cheuses coupures, la scène de l'Opéra-Comique ne possédant pas une machination suffisante pour les féceries de l'enfer et du paradis. La place de *Dante* serait à l'Opéra.

Peut-être le reverrons-nous, dans son intégrité, sur la future scène dont se discute la reconstruction; alors nous y reviendrons. En attendant, il ne nous coûte pas de dire que le succès a été très grand, en citant les parties où le jeune maître et ses interprètes ont été le plus acclamés. Ce sont l'entrée de Dante : *Le Ciel est bleu*; une « mélodie » de Béatrix et une « marche guerrière ». Au second acte, un « duo » d'un très beau mouvement et un « quatuor » d'une rare science orchestrale. Au troisième acte, la « tarentelle » est ravissante et la phrase de Dante géniale. Après l'« air religieux » de Virgile, arrive la scène de l'Enfer, où le rôle de l'orchestre est impressionnant, page symphonique des plus savantes, suivie du « chant céleste » de Béatrix. Au dernier acte, la mélodie coule à pleins bords dans l'« air de Gemma », dans un charmant « duetto », un ravissant « quatuor », comme dans un « final » de superbe envolée. *Le Tasse et Jocelyn* ont un troisième frère, *Dante*, dont le père, M. B. Godard, n'aura pas à rougir. Le livret de M. E. Blau est simple et ne manque pas de poésie.

C'est au poème de Lord Byron, *le Siège de Corinthe*, illustré par la partition de Rossini, que M. L. Gallet a emprunté le sujet du *Vénitien*, représenté, comme le *Samson et Dalila*, au théâtre de Rouen. Il se compose de trois actes en quatre tableaux, fort bien coupés pour la scène, et offrant des situations variées telles que ce maître sait en présenter dans tous ses ouvrages.

L'action a lieu en 1715, au moment où les Turcs mirent le siège devant Corinthe. Nous n'entrons pas dans les détails de l'intrigue romanesque mêlée à la donnée historique par l'habile librettiste. Cela nous mènerait trop loin et nous voulons parler de la partition écrite par M. Albert Cahen.

Son œuvre, qui ne vise pas aux harmonies excentriques, est cependant celle d'un musicien de valeur. Elle est empreinte d'un sincère sentiment mélodique et renferme nombre de pages d'un charmant caractère.

Citons au premier acte un motif tout de poésie : « Plein des blancheurs de l'aurore », le « Chœur des Jeunes Vénitiens », un « Duo d'amour » et la belle « Scène du Conseil des Quarante ». Au second acte, l'orchestre fait apprécier plusieurs motifs d'une facture élégante et variée dont la trame est des mieux conduites; puis viennent encore : « La chanson du berger », l'air de Marcou, et un beau chant de guerre qui ne peut manquer de devenir populaire.

On a beaucoup remarqué au dernier acte la pénétrante phrase de Régina : « Je la bénis, l'heure attendue ».

M. Albert Cahen, élève de César Franck, est un musicien distingué. Son inspiration est élevée et son style a de l'ampleur. L'exécution du *Vénitien* a été excellente. Cependant les chanteurs comme l'orchestre manquent peut-être de vigueur et d'élan dans certaines parties de l'ouvrage. On l'a constaté dans les situations dramatiques surtout, où la note juste est si difficile à atteindre. Souhaitons que l'une de nos scènes lyriques nous offre bientôt l'occasion d'applaudir l'œuvre de M. Cahen dans les conditions si favorables aux compositeurs que présentent les artistes et les théâtres parisiens. D'ici là, les chanteurs de salon en quête de nouveauté, trouveront dans cette partition nombre de morceaux attrayants.

A l'Opéra, *Zaire* est à la veille de paraître, en même temps qu'*Un Rêve*. Les congés nous enlèvent MM. J. et Ed. de Reské, qui ne rentreront que le 13 septembre. Puis M<sup>me</sup> Melba et M. Lassalle nous abandonnent du 1<sup>er</sup> juin au 30 septembre, également.

Le savant bibliothécaire du Conservatoire, M. Weckerlin, qui est un musicien hors de pair et l'artiste le plus épris de son art, vient de le prouver une fois encore en conviant un public d'élite à une fort belle soirée dans la grande salle du Conservatoire. Nos plus grands maîtres, compositeurs et exécutants, comme tous ceux qui dans le dilettantisme musical occupent une



place distinguée, s'étaient rendus à cette courtoise invitation, absolument désintéressée. Elle n'avait d'autre but que la fantaisie très honorable de faire entendre, et d'entendre lui-même sa musique admirablement exécutée par le premier orchestre de France; les artistes et les chœurs de la « Société des concerts du Conservatoire », sous la direction de son éminent chef, M. Garcin. M. Weckerlin avait rêvé la perfection et il l'a trouvée dans son « Ouverture de concert » comme dans son *Psaume au roi*, dans le *Raghas de l'Inde*, autant que dans le « Chœur des Bacchantes ». Il l'a trouvée dans la curieuse *Marche Magyare*, très applaudie et surtout dans sa ravissante *Pastorale*, si merveilleusement rendue par le roi de la flûte, M. Taffanel, et M. Gillet le roi du hautbois. Le succès du débat est alors devenu un triomphe, que le talent plein de charme et de séduction de M<sup>me</sup> Bilbaut-Vauchelet n'a fait que continuer dans l'*Invocation à Vénus*, une belle page du drame biblique de M. Weckerlin : *Samson et Dalila*.

Une grande matinée artistique non moins brillante réunissait un auditoire choisi dans la salle de la « Société d'horticulture », pour l'audition des œuvres de M<sup>me</sup> Gennaro-Chrétien, dont le répertoire déjà considérable révèle une musicienne hors ligne.

A la science du compositeur érudite, M<sup>me</sup> Gennaro-Chrétien, premier prix du Conservatoire, joint une rare originalité d'inspiration. Ses thèmes, comme leurs développements n'empruntent rien au connu, et ses mélodies inlinquent une imagination primesautière. Parmi les œuvres de M<sup>me</sup> Gennaro, nous avons surtout distingué les numéros suivants : *Pensée Fujitive*, mélodie d'une poésie intense dont le succès a été aussi complet pour l'auteur que pour l'interprète, M<sup>lle</sup> de Montalant. *Le Moulin*, et la *Fausse-Caprice*, de très originale facture, ont fait apprécier le talent de l'artiste comme virtuose de première. La « Romance en si bémol », et le *Biléro*, deux pages de sentiment et de grâce, ont été rendues avec talent par le violon de M<sup>lle</sup> Irène de Brennerberg. Tout a été charmant de l'écoulement de l'*Induite*, de Mozart, pour flûte et harpe, par M<sup>lle</sup> Spencer-Owen et M. P. Gennaro.

Plusieurs chœurs à deux et à trois parties, écrits d'une plume alerte autant qu'habile à agencer les voix, ont permis au public d'envisager sous divers aspects le talent de la savante musicienne, qui est un des rares compositeurs humains pour qui l'harmonie et l'instrumentation n'ont pas de secrets. Les nombreuses œuvres de M<sup>me</sup> Gennaro ont démontré l'excellence de sa méthode comme professeur, dans le beau chœur : *La Malice des champs*, avec un joli solo, très bien chanté par M<sup>lle</sup> Selart, et dans l'*Eti* et *Sur la Falaise*, deux autres chœurs fort intéressants et très applaudis. MM. Escalaïs et

Auguez, de l'Opéra, ainsi que M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt, dans des scènes de *Jeanne d'Arc*, ajoutaient au programme l'éclat de leur célébrité. Nous recommandons à nos lectrices ces charmants chœurs, qu'elles trouveront, ainsi que les ouvrages de M<sup>me</sup> Gennaro-Chrétien, chez l'éditeur J. Naus, 12, faubourg Poissonnière. D'ailleurs, elles ne tarderont pas à juger ici même de l'exactitude de nos appréciations, car la direction du JOURNAL DES DEMOISELLES se propose d'offrir prochainement à ses abonnées un ravissant petit opéra-comique, écrit pour elles seules, par cette musicienne distinguée. Nous en dirons plus long le mois prochain.

Pour répondre au désir exprimé par de nombreuses lectrices, voici les titres de morceaux à la fois jolis, mélodiques et faciles. Tous sont choisis dans ce qui s'est publié de mieux pendant l'année courante. Citons d'abord une de ces poétiques inspirations de Massenet, arrangées pour piano à quatre mains par Filiaux-Tiger : la *Baïcarolle*. Puis, pour piano à deux mains, plusieurs souvenirs de l'Exposition, danse : qui ont été un si grand succès pour les orchestres roumains; notamment une très belle valse, par Ille-Lazar Drosu : *Le Voyage à Paris*, qui débute par un *andante* plein d'expression en si mineur. Les motifs en sont variés, mélodiques et brillants. — La seconde est une gentille polka, *Polka-bourgeois*, par Magero Dimu, avec une partie de violon *ad libitum*. — Encore, dans la très moyenne force, il faut classer la gracieuse *Cigale*, de Bachmann, valse ballet, qui chante avec douceur et légèreté d'abord, puis ensuite brillamment jusqu'à sa septième page. Editeur : Veuve E. Glod, 16, boulevard Montmartre. — Une bien charmante petite pièce que celle intitulée : *Le long du Chemin*. — Le *Rondeau de la Fontaine de Jouvence*, par J. Thomé, est un peu moins facile, mais quel joli caractère archaïque et avenant. — Dans le genre expressif, rien ne plaira plus que le *Cantique d'amour*, l'une des célèbres mélodies de E. Lassen, inspiration captivante et d'un beau style, transcrite par G. Lange. — Qui ne voudra connaître cette mélodie du grand chanteur Faure : *Fleur j'ide*, si heureusement inspirée par la suave poésie d'Armand Sylvestre? Editeur : H. Heugl, 2 bis, rue Vivienne. — Il est ravissant aussi le poème de F. Coppée : *L'Exil*, sur lequel M. L. Jehin a su écrire une musique toute de charme, d'élan et d'expression. — D'un beau et magistral style est le n° 3 des « Chants de la Kytarède » : *Tif-n'dia*, par Augusta Holmès. Editeur : L. Grué, place Saint-Augustin. — Nous allons oublier encore deux nouveautés pour piano, très réussies et écrites avec autant de talent que d'originalité fantaisie par G. de Kervéguen : *Fausse-Cherrie* et *Fausse-Ballet*. Editeur : Le Beau, 11, rue Saint-Augustin. MAURICE LASSERRE.



## CAUSERIE



**B**OUCHÉZ-VOUS les oreilles, mes jeunes lectrices, je vais parler aujourd'hui des *vieilles filles*. Et pour-quoi pas ? Elles se plaignent avec raison que nous nous adressons toujours à vous, et elles me demandent quelques éloges sur leur modestie et leur bon caractère.

Qu'est-ce que c'est qu'une vieille fille d'abord ? Oh qu'il est difficile de répondre ! Si je consulte un dictionnaire, il me dira : « c'est une fille qui a cessé d'être jeune » ; bonnet blanc, blanc bonnet. Si j'adresse la même question à une abonnée dans ses vingt ans, elle s'écrira : « c'est le cauchemar de mes rêves » ; et un collégien dira : « c'est un *type* ».

Rien de tout cela n'est exact, ou plutôt n'est absolu, car il y a des filles de cinquante ans qui ne vieillissent pas ; parmi celles qui embrassent le célibat, il s'en trouve qui n'ont aucun regret, et quant au *type* il n'est les trois-quarts du temps ridicule que dans les romans. Du reste, il est à remarquer que la vieille fille telle qu'on l'entendait autrefois tend à disparaître ainsi que comme les pataches et la politesse française. Elle va devenir si rare qu'elle sera comme un bibelot sans prix, on se l'arrachera ; pas les maris peut-être, mais la famille et les amis — c'est bien quelque chose, malgré votre moue, les petites qui lisez ceci malgré ma défense.

Savez-vous ce qui a sauvé les vieilles filles du ridicule séculaire qui les enveloppait ? Ce sont les hommes actuels. Ah ! tant pis, je dis la vérité puisqu'on me la demande. A force de se voir marchandées, choisies au poids des écus, les jeunes filles se sont révoltées, elles se sont dit qu'elles valaient bien leur dot, que le bonheur ne s'achetait pas avec des obligations ou des hypothèques, etc., etc. ; elles se sont dit tant de choses que finalement elles ne se sont pas mariées, parce qu'elles n'ont pas voulu ; et du jour où le célibat a été facultatif, électif, il a cessé de peser sur une vie comme une flétrissure, car avouez-le, combien de jeunes filles ont considéré l'abandon du mariage comme un déshonneur.

Autrefois, la vieille fille portait un uniforme qui tenait le milieu entre le costume monacal et celui du monde ; certains bandeaux plats, certains fourreaux puce, certains rubans jaunes servaient d'étiquette, autorisant quelques variantes du gris au noir pour la robe, et quelques

envolements dans les barbes de la coiffure ; c'était tout. Les brodequins lacés sur le côté, le tablier de soie noire et le tricot perpétuellement sous les doigts servaient encore à distinguer les dévotes à sainte Catherine. Aujourd'hui ce n'est plus ça : on reste jeune tant qu'on peut, fille ou femme on relève ses cheveux en crête, on fleurit sa boutonnière, on se moule dans une jaquette bien collante et on va son chemin la main dans une petite poche placée de telle sorte qu'on a l'air de mettre le poing sur la hanche. — Jusqu'à 25 ans on se fait accompagner, à partir de cet âge on sort seule, on met des capotes, des diamants, des dentelles *vraies* (la fausse est permise à tous les âges), mais cet ensemble est si fringant, si libre, si jeune, que personne ne pense à une vieille fille. Quel âge a donc Mademoiselle X ? — Je ne sais pas mais elle est fort jeune on n'a qu'à voir sa silhouette pour en être convaincu. — Attendez donc, reprend une troisième personne, je peux vous renseigner exactement : ma grand'mère a été élevée avec sa tante qui avait dix ans de plus que sa mère, laquelle s'est mariée à vingt-deux ans. Ma grand'mère aurait quatre-vingt-un ans, ce qui ferait pour la tante entre soixante-quinze et quatre-vingts ; en admettant que Mademoiselle X soit l'ainée, etc., etc. Conclusion Mademoiselle X nage entre vingt et quarante ans. Est-ce qu'on sait jamais l'âge d'une femme ! Et du reste, qu'importe, elle est charmante, un peu libre d'allures, laissant dire beaucoup de choses, un peu railleuse, mais non sceptique ; aimant beaucoup la musique d'ensemble pour remplacer le bal qui commence à l'ennuyer parfois ; au courshippingue regardant plus les chevaux que les cavaliers, au Salon, ayant exposé des pommes Calville l'année dernière et des chrysanthèmes cette année.

Repassez dans dix ans. Elle sera encore charmante. Les cheveux se glacent de fils d'argent, ce qui lui permet la parure des roses ; autour d'elle une légion d'enfants l'entoure en disant : *ma tante* ; ce qui la fait sourire d'orgueil, n'est pas tante qui veut ; et elle s'écrie, en serrant sur son cœur le dernier venu de la nichée : Je n'aurais pas tant aimé les miens ! Elle ne fait plus de musique de chambre que le soir, que voulez-vous, elle n'a pas le temps ; il faut conduire Sidonie au catéchisme, Jules à Stanislas ; baigner le numéro 3 qui vient d'avoir la scarlatine, et bercer le suivant, un petit être nerveux et câlin qui ne souffre pas d'autre berceuse que celle-là. Du bal et de ses parures, il n'en est



plus question; cependant l'autre jour, en rangeant ses tiroirs, elle a considéré longuement des émeraudes superbes qui lui viennent de sa mère et elle s'est dit : Ce sera pour Sidonie quand elle se mariera. Un léger soupir accompagne cette pensée. A quelle adresse, ce souffle qui s'échappe de ses lèvres restées souriantes?... Mesdemoiselles, soyons discrètes. Quant à la peinture, les orchidées ont suivi les chrysanthèmes, puis elle s'est adonnée aux amours, aux anges; les murs de sa chambre en sont couverts, les uns dorment, les autres caressent un gros chien; elle n'expose plus et se contente de les montrer à ses amis en disant : « N'est-ce pas qu'ils ressemblent à ma sœur? mais ils seront mieux qu'elle », ajoute-t-elle avec une secrète satisfaction. A quoi la visiteuse répond : « Je trouve que Jules est votre image vivante ». Alors regardez ce visage de tante et vous me direz s'il n'est pas encore brillant de jeunesse, d'amour et d'orgueil maternels.

Filles ou femmes, voilà où nous devons toutes sombrer, nous perdre corps et biens. Nous avons été faites pour le dévouement, et si nous sommes fidèles à notre caractère propre, tôt ou tard le dévouement s'emparera de nous pour en faire sa chose. Tante, cousine, sœur, épouse, il faut y passer... pour être heureux et à sa place dans la vie.

Pauvres veilles filles ! les a-t-on assez calomniées; c'est comme les belles-mères, deux victimes de l'ancien régime; seulement, puisque je dis la vérité à chacun, je suis obligée d'avouer que si les vieilles demoiselles ont été réhabilitées par l'égoïsme intéressé des hommes, les belles-mères l'ont été par l'émancipation extravagante des jeunes femmes. Autrefois, le mari se liguaient contre *l'ennemi commun*, cette belle-mère farouche qui cherchait à détenir quand même une autorité peut-être abusive; aujourd'hui la jeune femme est déjà tellement libre quand elle entre en ménage, que l'époux inquiet appelle à la rescousse, et la belle-mère devient son alliée naturelle. Je dois ajouter, pour être tout à fait véridique, que cette théorie subversive a été développée devant moi par un monsieur qui n'a pas de belle-mère et dont la femme est un modèle de douceur et de réserve. C'est ce philosophe écrivant un traité de la pauvreté sur un pupitre d'or.

Et maintenant que j'ai tenu ma promesse de dire du bien des *vieilles filles*, que les jeunes reviennent, j'ai à leur parler mariage : attention. Mais mon histoire est déjà si vieille, deux mois presque; ce n'est pas ma faute si j'arrive toujours en retard, ma plume court, mon esprit vole, mais l'imprimeur me fait prisonnière et je ne sors de mon cachot qu'après des semaines.

C'était donc dans les derniers jours d'avril, entre deux ondées chaudes qui avaient lustré la verdure de notre Paris printanier. Les équipages se succédaient devant les portes grandes ouvertes de Saint-Augustin, jetant une foule brillante sur le pavois du temple, on s'empresait, car la place était rare dans l'église et les derniers venus apercevaient à peine au fond, près de l'autel, la blonde fiancée toute blanche et toute émue sous son voile, agenouillée au côté d'un fier soldat dont elle était la conquête. Une haie de camélias, des grappes de jacinthes blanches les entouraient de leurs parfums et de leur éclat, l'orgue et les chants disaient les espérances chrétiennes de cette union; et quand ils se taisaient, un joyeux cliquetis d'armes montait de la foule où le soleil curieux dardait par-ci par-là quelque rayon indiscret sur l'or d'un uniforme ou sur la soie d'une élégante toilette.

On devrait être toujours noble, riche et jolie quand on s'épouse, ce serait bien plus agréable pour les mariés d'abord, et aussi pour ceux qui les entourent, mais on fait ce qu'on peut et rarement se trouvent réunies ces trois conditions qui servent de voile discret et charmant aux qualités sérieuses, lesquelles ne s'évalent pas au grand jour. Cette fois tout y était et il y avait comme une atmosphère de sympathie et d'admiration pour entourer ce jeune couple.

Vous voudriez bien savoir comment était la robe de la mariée, et moi je n'ai envie de vous parler que de sa taille svelte et élégante. — Dites-nous au moins quelle était sa couronne? — Un brouillard d'or. — Et ses bijoux? — Des yeux profonds et doux qui regardaient au-delà de l'heure présente et s'effrayaient un peu par moments de tant de pompe, de tant de monde, de tant de curiosités.

Que voulez-vous que je vous dise encore?

Plus rien du tout, car voilà quatre colonnes de bavardage et c'est ma mesure.

C. DE LAMIRAUDIE.

## PENSÉES ET MAXIMES

La gaieté de caractère a dans la vie l'influence du soleil sur la nature, les plus sombres orages cèdent à son action bienfaisante.

(Augusta COUPÉY.)

\*\*\*

Il y a quelque chose de plus modeste que de parler de soi modestement, c'est de n'en pas parler du tout.

(DE TOCQUEVILLE.)



## DEVINETTES

## Synonymes

*Trouver les mots synonymes espacés par gradation*

Les écoliers s'échappent de la classe :  
L'un pour chiper quelques billes au jeu,  
Pour « chaparder » et pour faire main basse,  
Par les chemins, sur ce qui traîne un peu.  
L'autre, amoureux des vergers du village,  
A marauder passera tout son temps;  
Et celui-ci, madré bien avant l'âge,  
Va filouter « des sous » à ses parents !

Habitué à prendre, dès l'enfance,  
Le bien d'autrui, qui sait si, quelque jour,  
A dérober surpris, pour leur défense  
Ils n'iront point... jusqu'au bout, à leur tour ?  
C'est par degrés qu'on marche dans le crime  
Et qu'on s'y laisse enfin habituer.  
On s'endurcit aux cris de la victime...  
Voler conduit trop souvent... à tuer !

## Syllabe cachée

*Trouver cette syllabe qui, placée devant un certain mot du dizain, compose avec lui un autre mot*

Ah ! grands dieux, quelle triste mine !  
Quel air d'angoisse et de courroux !  
Qu'avez-vous donc, ma chère Hermine ?  
Ma chère Hermine, qu'avez-vous ?  
— Riez, si vous l'osez, Madame :

C'est si beau, la dureté d'âme !  
Riez quand ruissellent mes pleurs...  
Ma robe neuve est éraillée,  
Et ma pelisse mal taillée !...  
Je connais toutes les douleurs !

## Mots en carré

*Dans chaque distique chercher un mot du carré*

C'est du Casino, ma fidèle amie,  
Que je t'écrirai, dans une accalmie.  
Arabes, Anglais, Russes et Chinois  
Offrent à mes yeux d'étranges minois.  
Quelques naturels de l'Auvergne rude,  
Natifs de Salers, ont mâle attitude.

Fils de l'Ibérie, arrogants, fougueux,  
Des caballeros s'isolent entre eux.  
De Nérieu même est ici venue,  
Cherchant un époux, Lise l'ingénue.  
Mais ces gens osseux, obèses, pour moi  
N'ont pas d'intérêt. Je m'absorbe en toi.

## Mots en étoile

De la fleur cultivée et de la fleur sauvage  
Comme un terrestre encens, le soir, il se dégage.  
Madame, il est trop fier. Ayez-le donc plus doux.  
Et vous verrez enfin chacun venir à vous.

Je les entends là-bas, sous la verte ramée...  
De carnage et de sang la meute est affamée.  
Cet adverbe de temps nous vaut, en pension,  
Plus d'un pensum, hélas ! Sotte punition !

## RÉBUS

EXPLICATION  
DES DEVINETTES DE  
MAI :

SONNET-PORTRAIT :  
Clémence Isaure.

HOMONYMES :  
Bout — Bout — Bout  
— Boue — Bout —  
Bout.



prav



ENIGME : Seigle.

G-D-D

EXPLICATION

DU RÉBUS DE MAI :

La clarté est la poli-  
tesse des professeurs.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



# JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

## MODES

On a beaucoup dansé, ce printemps, et l'on danse encore.

Les costumes à jupe inclinée et en fourreau sont comme d'uniforme. Un peu monotone d'aspect, cette façon droite qui ne supporte que des garnitures plates, à l'exception toutefois du soufflet plissé qui sépare les lés, d'un seul côté, tandis que l'autre se mouvant de plis, fort jolie manière d'orner une jupe sans lui ôter son genre fourreau.

Les jeunes filles sont charmantes dans ce costume simple qui sied si bien à leur jeunesse.

La sainte mousseline sur transparent légèrement teinté à beaucoup de succès. Ce fin lainage à dispositions microscopiques de pastilles, de fleurettes et de pois, s'accommode de l'absence de garniture, un simple tour de taille en ruban, rond ou faisant pointe, se noue derrière de coques à pans ou tombe en flot sur le côté. Le corsage décolleté couvre un peu l'épaule, et l'emmanchure qui s'avance dessus, reçoit ou un plissé aigrette ou une ruche qui vient se perdre sous le bras.

Je constate avec plaisir la persistance de la vogue des tissus transparents et ajourés. Les canevases-étamines, les guipures et le gros tulle à pastilles, laine et soie ou tout en soie, posés sur une jupe de soie, composent de jolies toilettes. C'est le cas d'utiliser une robe un peu fanée et défraîchie du bas en la convertissant en jupe de dessous. Le corsage devant être entièrement recouvert, il est possible de le bien réparer et, comme je le suppose allant très bien, on économisera une façon, tout en s'évitant l'ennui d'un essayage, en s'amusant à le garnir gentiment.

La jupe inclinée ramène la très propre et pratique balayouse. Il la faut blanche pour les couleurs claires, noire pour celles foncées, les deux brodées, pour la ville, en dentelle pour le soir.

Puisque je m'occupe de l'intérieur de la jupe, dévoilons le moyen employé par les couturières pour rejeter et maintenir, derrière, l'ampleur de la jupe, sans qu'elle soit serrée par une coulisse. On coud deux ou trois étages de tresses en caoutchouc de quinze, vingt ou vingt-cinq centimètres de longueur à la couture de côté et à l'autre en regard; le tablier est suffisamment tendu et les lés de derrière s'inclinent avec grâce sans que les mouvements puissent en déranger l'arrangement. Il faut aussi un tout petit coussin ayant la forme d'un hausse-col, pour fournir un tantinet de tournure.

L'exagération en toute chose est un manque de goût, aussi ne faut-il pas imiter certaines personnes qui portent leur jupe telle quelle, sans autre soutien que le jupon de dessous; c'est aussi laid que la jupe en ballon. Si le jupon de dessous est en

taffetas glacé, il sera garni de deux volants froncés et déchiquetés.

La fantaisie permet des garnitures de corsage originales; le gilet étroit, le plastron uni ou drapé sont les plus jolis modèles, et s'ils ont été faits par M<sup>me</sup> Gradoz, ils iront supérieurement bien.

Le foulard a grand succès, surtout s'il est fleuri de branches de fleurs légères ou parsemé d'un dessin mignon.

Voici de M<sup>me</sup> Gradoz un délicieux costume de foulard noir à branches de primevère. La jupe de foulard posée sur un dessous de taffetas, à droite, deux soufflets plissés en surah mauve qui séparent le lé de côté du tablier et du lé de derrière, dont ils ont la longueur; quelques plis chiffonnés à gauche où se trouve une fente horizontale qui sert d'ouverture à la poche intérieure. Cette fente à une patte bordée de surah mauve, comme le bord de la petite basque du corsage qui, au dos, s'accuse en pointe. Une chemisette en surah terminée en pointe se serre sur les bords plissés du corsage; un chou mauve à la taille, un plus petit à la manche longue serrée au poignet, sur un plissé en surah qui s'échappe de côté, dedans une dentelle plissée. De la même faiseuse le costume courant, en gentil lainage brouillé ou à disposition très petite de pastilles, de raies et de fleurettes. Très charmant et facile à mettre; il ne coûte que cent vingt francs et représente beaucoup plus par son élégance simple et comme il faut. La sous-jupe est en alpaca ou mohair cachée par la jupe tendue et bien montée par des fronces; le corsage croisé ou à draperie, avec les accessoires en surah. Plus habillé celui en fin lainage à minuscules carreaux gris bleu et crème, dont voici la description: Jupe à plis derrière, s'agrafant sur la pointe du corsage avec la fente de la poche horizontale bordée de velours. Le corsage à draperie agrafée sur l'épaule et prise à la taille dans une demi-ceinture à pointe en velours bleu, comme la manche qui est froncée sur l'épaule en sorte de gigot raide; elle devient très plate à partir du coude; une suite de petits boutons dorés, forme grelot, la ferme intérieurement.

N'oublions pas de signaler que la mode du canezou est en passe de succès. C'est bien un porté de jeune fille; aussi mesdemoiselles, hâtez-vous de vous en parer. Il se fait en mousseline blanche unie ou brodée, et se garnit tout autour d'un volant brodé ou d'une dentelle; pareil au costume, quand celui-ci est de mousseline, de batiste ou d'étoffe légère; en surah pour le costume en soie.

Les dames âgées portent une étamine à petites lunes mates sur dessous de taffetas qui fait des costumes faciles à mettre et d'une élégance sobre et comme il faut.

La cape espagnole est une des nombreuses formes que prend la pèlerine, la différence se montre dans la longueur du côté droit, qui se pince de



plis et se rejette sur l'épaule gauche où la maintient une agrafe cachée par les plis qui la dépassent de toute la partie qui descend sur le dos.

Les chapeaux se garnissent surtout de coques en ruban disposées en fusée, partant du bavolet retroussé. Les fleurs sont mises en traînées sur le bord ou couvrant le fond. M<sup>lle</sup> Hélène, 20, rue des Pyramides, a grand succès avec le chapeau rond de paille à jour garni de nœuds élégants, qu'elle fait à 30 francs, et sa capote avec ou sans brîles qui est en tulle, velours et fantaisie de jais. Ils ont de la grâce et coiffent à ravir.

Les fillettes sont toujours très gentiment habillées avec la robe droite à corsage guimpe ou plissé. Le costume suivant est un modèle parfait. Lainage crème. Jupe plissée et corsage à ceinture, froncé et monté à tête à une guimpe assortie plissée finement de séries de quatre plis. Une ruche à

l'encolure et autour de l'entournure qui est dépassée par la manche large, serrée sous le coude et montée à un très haut poignet de moire blanche. La ceinture en ruban de moire est simplement nouée derrière de deux longues coques à pans. Remarque : pour les jeunes filles comme pour les fillettes, la largeur du ruban est la même, sept à huit centimètres au plus.

Une nouvelle manière de coiffer les baby jusqu'à trois ans, pas plus, nous semble drôlette et gentille tout à la fois, d'ailleurs fort simple. Il faut prendre sur le côté une mèche de cheveux, en la séparant par une raie bien faite, la ramener contre l'œil et là, la nouer; serrer avec un ruban de la nuance des cheveux de l'enfant. Le bas de la mèche doit tourner en accroche-cœur sur la joue, entre l'œil et l'oreille.

CORALIE L.

Le numéro du 17 mai de l'Édition hebdomadaire donne dans son Album de travaux des nouveautés originales : Table en forme d'X, avec broderie Renaissance. — Une broderie grecque en perles de jais taillées sur tulle Chantilly. — Deux tirelires : coquille et boule pour fantaisie de cotillon. — Une superbe broderie de roses et de fleurettes sur satin pour coussin combiné avec une peluche mousse et des galons et frange d'or. — Un plateau. — Une fleur de lys pour semé. — Broderie dite égyptienne en coton crème sur étamine canevas pour couvrelit, rideau, têtère.

Le numéro du 24 contient un Supplément colorié de Rideaux, Portière, Fauteuils Louis XV et Louis XVI, Ecran Louis XIV, Ecran Louis XVI à deux feuilles, le croquis du Coussin dont la broderie a paru dans l'Album de travaux du 17 mai : Cheminée avec grande draperie cachant l'ouverture.

ERRATA. — Une erreur typographique s'est glissée dans l'explication du Tambour donnée dans le 5<sup>e</sup> Album de travaux du 1<sup>er</sup> mai. Il est dit : « Carton n° 12 et carton n° 6 ». C'est : « Carte n° 12 et n° 6 » qu'il faut demander et non « carton ». La Direction, pour faciliter le montage de ce joli et pratique cartonnage, tient à la disposition des abonnées qui en feront la demande les bandes coupées suivant les dimensions voulues, au prix de 50 cent. au bureau ; par poste, 60 cent.

## VISITES DANS LES MAGASINS

L'été, à la campagne, est propice aux travaux de fantaisie de longue haleine. Ainsi les paravents, l'écran-paravent, les banquettes avec et sans accotoirs seront, de retour à la ville, l'ornement coquet du salon. Nous allons, dans cette prévision, donner des renseignements détaillés, en priant nos lectrices de vouloir bien écrire directement à l'adresse que nous allons donner, si elles veulent plus de détails. L'ancienne maison Sajou, MM. Lefèvre et Cabin, successeurs, 74, boulevard de Sébastopol a, en ce moment, une collection de choix de feuilles de paravent-écran, fauteuil, chaise, banquette et tabouret de tous les styles à la mode. Il y en a avec sujets au petit point, chimères et paysages. Ces dessins, directement coloriés sur le canevas, offrent une certaine économie; les assortiments, en très belle laine de Hambourg, sont comptés à raison de 8 fr.

la livre en dehors du prix du canevas colorié. Voici quelques prix : Tabourets, 5 fr.; chaises ou coussins, 7 et 8 fr.; fumeuses et prie-Dieu, de 13 à 16 fr.; beaux fauteuils, de 30 à 35 fr.; chasuble à 16 fr.; étole à 12 fr. Panneau ou feuille de paravent, de 28 à 35 fr. Carrés préparés pour tapis d'église, de chapelle, d'appartement, etc. La broderie sur étoffe se dispose en bandeau de cheminée, en tapis, en coussin, en une foule de jolis objets à la mode. L'on trouve à la maison Sajou toutes sortes de canevas, balle à café, étamine, toile à broder, métier à tapisserie et fournitures pour tous les ouvrages. Rappelons que le filet mécanique est un article spécial de cette maison qui, seule, le fabrique. Il se vend au mètre carré, et l'on peut demander la quantité que l'on désire.

Le prix varie suivant la grosseur.



MAISON SENET

35, rue du Quatre-Septembre

M. Senet est administrateur des produits des Bénédictins du mont Majella et de Varazze. Il nous paraît utile de donner, en ce moment de départs pour la campagne, des renseignements sur les excellents produits que l'on trouve chez M. Senet. D'abord l'Esprit de mélisse dit Esprit vital des Bénédictins du mont Majella, excellent contre les pesanteurs, les mauvaises digestions et les étourdissements; il est de prudence d'en avoir avec soi en voyageant. La liqueur est tonique, très agréable au goût et coûte : la liqueur jaune, 4 fr. 50; la verte, 5 fr. 50. Le flacon de voyage, 1 fr. 50 et l'Esprit de mélisse, 2 fr. le flacon. Le Chocolat des Bénédictins de Varazze est fait avec le choix des cacaos de première qualité; il est nutritif, léger et d'un goût exquis, 2 fr. 50 le demi-kilo; la boîte de 2 kilos 500, 12 fr. Une qualité exquisite, 3 fr. 50. En tablettes rondes, croquettes ou napolitains parfumés de vanille givré du Mexique, la boîte de 250 gr., 2 fr. et 2 fr. 75. Le thé noir, véritable thé de caravane d'un arôme exquis, coûte 3 fr. 50 la boîte.

A la Parfumerie exotique, se trouvent les produits suivants manipulés avec un soin tout particulier. Nous répondons ainsi aux demandes qui nous sont journellement adressées. L'Anti Bolbos, qui enlève les points noirs du visage sans altérer l'épiderme, recette du docteur Leprince; l'Eau brise exotique et la poudre de riz fleur de pêche rafraîchissante et hygiénique, 3 fr. 50 et 6 fr. la boîte; le savon à l'Anti-Bolbos pour se débarbouiller, convient aux personnes dont la peau grasse est sujette à se couvrir de points noirs, 3 fr. 50 le pain, 10 fr. la boîte de 3 pains. L'expédition se fait franco à partir de 20 fr. contre le mandat-poste contenu dans la lettre de commande ou franco contre remboursement à partir de 25 fr. Au-dessous de 20 fr., ajouter 85 cent. pour le port.

#### AUX AMATEURS D'ENLUMINURE

Nous conseillons d'écrire à la maison Bouasse-Lebel pour lui demander son nouveau prospectus illustré, qui représente les modèles réduits de tous les nouveaux sujets à enluminer : livre d'heures, canons d'autel, cachets de première communion, images religieuses et de fantaisie. Ce prospectus donne, en outre, tous les renseignements nécessaires. Franco sur demande, Bouasse-Lebel, 29, rue Saint-Sulpice, Paris.

#### CHAUSSURES DE LA MAISON KAHN

55, rue Montorgueil (à l'entresol)

Examinons quelles sont les nouveautés dans la chaussure. Plus de talons anglais, on revient au talon Louis XV. Toutefois, ce n'est plus l'ancienne échasse proscrite par l'hygiène, c'est un talon parisien fort coquet, bien d'aplomb, pas plus haut qu'un talon de cuir ordinaire, mais qui procure l'équilibre et cambre bien pour réduire les proportions du pied et donner de la légèreté à la démarche.

Celles de nos grandes élégantes qui mettent de l'ordre et de l'économie dans le luxe, font leur profit de la « Botte Parisienne », éditée par la maison H. Kahn, 55, rue Montorgueil (à l'entresol). Cette botte est en chevreau glacé piqué noir, à boutons; claque carrée, veau verni, à boutons, talon Louis XV bas, cotée 21 fr. 50. Dans les parages de l'Opéra, il faudrait pour le moins payer double cette belle chaussure dont la marque distinctive est l'élégance et la solidité. Même remarque pour la « Botte Tosca », en chevreau glacé piqué blanc, talon Louis XV bas, prix 21 fr. 50. Pour peu que l'on apporte un raffinement de coquetterie dans le choix des bas, on choisit le « Soulier Derby » en chevreau glacé piqué noir et doublé de chevreau grenat. Ce joli soulier coûte 16 fr. 50.

Nous abrégeons les renseignements, puisque la maison H. Kahn envoie son catalogue *franco* à qui lui en fait la demande.

ERRATUM. — C'est par suite d'une erreur typographique que l'on a mis, dans le dernier numéro, l'adresse de M. H. Kahn au n° 50; c'est 55 (à l'entresol) qu'il faut lire.

#### MESSIEURS ROULLIER FRÈRES, FABRICANTS

27, rue du 4-Septembre, Paris.

Voici que les fraîches toilettes vont pouvoir se montrer; d'abord la belle robe de laine, puis la sainte mousseline nous enveloppera de ses plis élégants. En attendant, nous nous drapons dans le beau costume écossais, ton sur ton, bleu gris avec carreaux camaïeu, gris argent et beige avec carreaux tirant sur le rosé; l'écossais est de 6 fr. 75 le mètre et l'uni assorti de 5 fr. 90 en grande largeur. Trois nuances en petits carreaux tailleur : violet rosé, gris argent et havane, 4 fr. 25 le mètre; c'est tout à fait le genre tailleur; des piqûres autour de la jupe et de la jaquette. Très fin, le pointillé coupé par un fil de soie formant le carreau; c'est la robe distinguée qui ne ressemble en rien aux tissus des magasins de nouveautés; quatre nuances : gris anglais jaspé argenté, gris souris, gris poussière et carrick, 7 fr. 25 le mètre; c'est charmant comme distinction et comme finesse. Très beau tissu, ayant de la main et de haute nouveauté, la rayure en long, se drapant depuis l'épaule jusqu'au bas de la robe; rayure veloutine réséda et blanc, gris lilas, et beige clair avec blanc, 7 fr. 75 le mètre. La robe riche, tout à fait habillée, robe de visites, c'est une rayure dentelle brochée de soie, avec large raie unie en cachemire indien, raie beige avec bleu pâle et laine gendarme, raie grise avec raie beige et dessins de soie gris-perle, raie chocolat avec raie beige et dessins de soie chocolat, raie héliotrope et dessins de soie héliotrope; la rayure se drape en longueur sur le devant, le corsage n'a que deux bandes rayées; l'uni en cachemire, en 1 m. 10 de large, est de 7 fr. 25 le mètre, tandis que le rayé, en 60 cent., est de 11 fr. 75; il faut 5 mètres d'uni et 4 mètres de rayé, mais c'est un costume splendide. Telles sont les nouveautés actuelles.

Nous recommandons de profiter des occasions qu'offre la maison Roullier frères. D'abord le costume broché algues marines; demander le coloris Eiffel avec algues mousse; on donne 2 m. 50 broché



en 1 m. 30 de large et 4 mètres d'uni; le costume, d'une valeur de 70 francs, est mis à 39 fr. Puis le costume à épis brochés; on donne deux carrés brochés, en 1 m. 30, avec 5 mètres d'uni; le tout, d'une valeur de 65 francs, est laissé à 35 fr. Dans les deux carrés se trouve la garniture. Très charmant costume et tout à fait jeune, le réséda avec épis camaïeu, beige avec épis brique, gris bleuté et épis camaïeu; l'Eiffel est avec épis noirs et un gris camaïeu. Ce sont de véritables occasions, dont vous serez heureuses, mesdames, de profiter, ces robes dont les types ont été médaillés à l'Exposition uni-

verselle; voici pourquoi on les sacrifie à un prix ridicule. Un autre, le vigoureux cachemire, superbe, avec bordure camaïeu, vieux rouge avec bordure de raies, havane avec bordure rayée rouge et noir entremêlées de gris, le bleu avec bordure foncée et bleu gendarme avec bordure bleue, havane et filet rouge foncé; ce costume est très beau, il est de 7 mètres pour 35 fr. et valait 8 fr. 50 le mètre.

Quant aux hautes nouveautés, ainsi que de celles-ci, si c'est possible, l'on vous enverra *franco*, sur demande, la collection d'échantillons.

## EXPLICATION DES ANNEXES

### GRAVURE DE MODES N° 4784

Toilettes de M<sup>me</sup> Gradoz, rue de Provence, 67

Modes de M<sup>me</sup> Naudin, rue du Vieux-Colombier, 16

**COSTUME DE FILLETTE.** — Robe plissée en linon azuré, semé de fleurettes Pompadour imprimées et de petits pois brochés; le corsage, à chemisette plissée devant, est plat sur les épaules derrière et froncé à la taille sur une largeur de 2 à 3 centimètres, en diminuant au-dessous et formant une très petite pointe; devant, corselet composé de deux petites draperies partant de dessous les bras; elles croisent sur la chemisette, et s'agrafent de côté sous un chou de ruban. Collet plissé en étoffe pareille fermé au cou par un nœud de ruban; manche bouffante à haut poignet (1). — Chapeau de paille et crin noir à jours, avec dessous de tulle rose; chicorée de tulle rose bordant le chapeau tout autour; dessus, draperie de tulle rose et coques de velours du même ton.

**TOILETTE EN OTTOMAN BEIGE.** — Jupe unie en ottoman beige; large plastron en ottoman, orné d'aiguillettes de passementerie; ceinture à pointe, très basse devant, en cachemire soutaché de noir; manche en cachemire soutaché, ouverte sur une sous-manche froncée en ottoman; les deux côtés de la manche de cachemire sont réunis par une petite patte traversant sur la manche de dessous; haut poignet en cachemire soutaché (2). — Capote sans brides en paille ornée de petits velours; bord à coins relevés devant, et touffe de petits velours.

**POLONAISE EN FAÏLLE BRONZE.** — Gilet princesse en surah mais pâle brodé de noir, ouvert sur la poitrine et croisé. Polonaise en faille bronze, ornée de revers étroits en surah brodé qui se perdent à la taille; les devants de la polonaise sont légèrement

(1 et 2). Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *verte* recevront ce patron le 16 juin.

relevés par quelques plis peu profonds sur les côtés de la jupe; dos uni à petite traine; manche plate, très épaulée. — Chapeau de paille noire doublé de velours noir à bord relevé derrière; dessus gerbe de roses avec feuillage; une rose est posée devant en dessous, au fond de la passe.

### MODÈLE COLORIÉ

De M<sup>me</sup> Leeker, 3, rue de Rohan

**BRODERIE SUR VIEILLE ÉTOFFE BROCHÉE, POUR FEUILLET DE PARAVENT, ÉCRAN OU DESSUS DE PIANO, soie d'Alger, cernes en chenille et fine corde en or.** — Les deux raies en biais sont formées par un galon d'or. On fait l'encadrement à droite comme celui de gauche, et on prolonge cette broderie des deux côtés dans toute la longueur nécessaire selon la destination, puis on répète, à l'autre extrémité, le motif complet qui, étant fait dans le même sens, se trouve naturellement disposé en diagonale pour les détails.

### AQUARELLE

ÉTUDE : DEUX ROITELETS, oiseaux par Giacomelli.

### SIXIÈME ALBUM

Angle pour serviette à œufs. — Ecran à main. — Dessous de lampe à fils tirés. — Guirlande avec angle. — Couverture mobile pour livre, tapisserie. — Dessus d'essuie-plumes. — Deux costumes de bain. — Costume de bain pour petite fille. — Costume de bain pour petit garçon. — Tapis ou feuillet de paravent. — Garniture guipure Richelieu. — Motif d'angle. — V. C. enlacés. — P. J. enlacés. — Jane. — Entre-deux. — Rond de serviette. — Petite garniture. — Porte-journaux. — Angle perlé. — Martinée. — Entre-deux. — Rosace au crochet. — Branche.

### PATRON DÉCOUPÉ

MATINÉE, page 7 (Album de juin).

SOIXANTE-HUITIÈME ANNÉE

## LE JOURNAL DES ENFANTS

PARAISANT LE 1<sup>er</sup> DE CHAQUE MOIS

Même administration que le « Journal des Demoiselles »

HISTOIRES, RÉCITS, CONTES, LÉGENDES, THÉÂTRE, JEUX, TRAVAUX, DESSINS, GRAVURES, MODES POUR ENFANTS

PRIX, UN AN : FRANCE, 12 francs. — ÉTRANGER, 16 francs

Les abonnements partent d'un mois quelconque pour se terminer fin décembre. On s'abonne en envoyant par mandat de poste le prix proportionnel au nombre de numéros restant à publier, à l'ordre de M. Fernand Thiéry, directeur, 48, rue Vivienne.

Paris — Aican-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chanchat





1<sup>er</sup> Juin. 1890 :

## Journal des Demoiselles

Modes de Paris

Rue Vivienne 48

Coiffettes de M<sup>me</sup> GRADOZ. 67. r. de Provence - Modes de M<sup>me</sup> NAUDIN. 16. r. du Vieux Colombier.

Parfumerie de la M<sup>me</sup> GUERLAIN. 15. r. de la Paix - Corsets de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE. 3. pl. du Théâtre Franç.

Chaussures de la M<sup>me</sup> KAHN. 55. r. Montorgueil.



